R.22458 FA 1582 910.4 (6) RAF

ASSOCIATION

INTERNATIONALE

AFRICAINE

RAPPORTS SUR LES MARCHES
DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

BRUXELLES-ETTERBEEK
IMPRIMERIE VERHAVERT FRÈRES ET SŒURS
RUE DU CORNET, 131.

1879

SGCB2021

№ 552
5424 Do
B-U
7092

ASSOCIATION

INTERNATIONALE

AFRICAINE

RAPPORTS SUR LES MARCHES
DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

1879

BRUXELLES-ETTERBEEK
IMPRIMERIE VERHAVERT FRÈRES ET SŒURS
131, RUE DU CORNET, 131.

7092

SGCB2021

R.22458 FA 1582 910.4 (6) IRAP

ASSOCIATION

INTERNATIONALE

AFRICAINE

RAPPORTS SUR LES MARCHES
DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

BRUXELLES-ETTERBEEK
IMPRIMERIE VERHAVERT FRÈRES ET SŒURS
RUE DU CORNET, 131.

1879

SGCB2021

RAPPORTS

SUR

LES MARCHES DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION

DE

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE

AFRICAINE.

SGCB2021

CHAPITRE PREMIER

Rapport de M. Dutrieux sur les marches de la caravane de Mpwapwa à Ouyoui.

Notre traversée de l'Ougogo n'a présenté aucun incident notable. Nous y avons subi les vexations multiples que le paiement des hongos entraîne ordinairement. Nous avons eu de fortes pluies à Mawara, à Matoumbourou et à Hécassy. Les chaleurs ont été excessives et la moyenne thermométrique, à midi, à l'ombre, a été de 34°. Des vents d'une grande violence ont assez régulièrement régné dans ce pays de plaines, au coucher du soleil et au milieu de la nuit. Au moment où nous avons quitté le petit Mgondoko (Kwa-Mkono-Kamanga), la guerre allait commencer entre les habitants de ce district et ceux d'Hécassy, à la suite d'un vol de bœufs. — Nous avons

SGCB2021

quitté l'Ougogo, le 1er décembre, après y avoir été retenu presque six semaines.

Nous avions été accompagnés, depuis Mpwapwa, par une caravane de quinze hommes dont le chef nous a dit être chargé de porter des présents à Mtésa, chef de l'Ouganda, et nous a demandé la permission de voyager sous notre protection.

Le 1er décembre après-midi, nous apprîmes à Simbo par un messager de M. Broyon, que ce dernier nous attendait, ainsi qu'il avait été convenu antérieurement, à Kwa-Kironda. Cet envoyé ajouta que les gens de Nyoungou se battaient contre des arabes à Bimbechanda. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tout notre camp. Quelques heures après, la petite caravane nous annonça son intention de partir immédiatement; elle était accompagnée de deux messagers de Mirambo, qui revenaient de la côte. Ces messagers s'offrirent à M. Wautier pour remettre à Ourambo, à M. Cambier, toutes les lettres qui lui étaient destinées. M. Wautier leur remit, entre autres papiers, une lettre où il demandait au chef de l'expédition d'envoyer 200 porteurs, lors de notre arrivée à Ouyoui, la plupart des nôtres n'étant engagés que jusqu'à cet endroit. Ces messagers partirent l'après-midi même et la petite caravane les suivit.

Le 3 décembre, nous rejoignîmes à Kwa-Kironda M. Broyon qui nous attendait depuis plusieurs jours. Nous apprîmes de lui que des gens de Nyoungou tenant la campagne aux environs de Bimbechanda, avaient attaqué la caravane des pères français et celle de M. Debaize, mais avaient été défaits par une cinquantaine d'hommes envoyés quelques jours auparavant, par Siranda, sultan de l'Ounyanyembé.

Nous apprîmes le lendemain que les pillards avaient reçu des renforts et que leur bande s'était reconstituée.

SGCB2021

Nous fîmes route avec M. Broyon et nous arrivâmes, après avoir souffert du manque d'eau, le 6 décembre, à Pongouli (Mpwana), à 8 heures du matin.

Nous apprîmes que la rareté de l'eau avait forcé les pillards à quitter Bimbechanda pour aller camper à Tchaïa; qu'ils y étaient au nombre d'environ 300; que la plupart étaient des gens de Nyoungou, chef puissant de l'Ounyamouési; qu'à cette bande s'étaient joints des Rougas-Rougas; que les pillards avaient attaqué le 4 la caravane de M. Penrose, ingénieur attaché à la Church missionnary society, et une forte caravane arabe, se rendant toutes deux dans l'Ounyanyembé. Ces nouvelles graves nous furent communiquées dans la matinée par des Wakimbous, de passage à Pongouli.

Dans l'après-midi du 6 décembre, nous apprîmes que la caravane de M. Penrose et celle des Arabes s'étaient battues contre les pillards, la première en sortant de son camp pour se mettre en marche, la seconde en restant massée dans son camp même, et que, dans la lutte, M. Penrose avait été tué. Ses porteurs s'étaient dispersés et toutes ses marchandises avaient été mises au pillage. Les Arabes se défendaient encore dans leur camp, au moment où les témoins de cette scène en avaient quitté le théâtre. On vint, un peu plus tard, nous apporter quelques livres trouvés sur la route et ayant appartenu à l'infortuné M. Penrose. Nous entendîmes d'ailleurs des coups de feu dans le lointain, et les indigènes nous dirent qu'ils étaient tirés par les pillards, occupés à transporter les ballots de marchandises de Tchaïa à Kirouroumo, situé à six lieues de Tchaïa dans la direction du S. E. et dont les gens de Nyoungou ont fait leur dépôt et leur lieu de retraite. Nous fûmes très-émus de ces tristes nouvelles. Dans la pensée de M. Broyon, que nous nous empressâmes de consulter en cette grave circonstance, il n'y avait nul doute que cette bande armée, en force relativement considérable, ne nous attendît pour nous attaquer à notre passage

SGCB2021

à Tchaïa. Dans l'un et l'autre camp, les porteurs étaient consternés. M. Broyon, M. Wautier, M. Dodsghun, missionnaire anglais qui accompagnait M. Broyon, et moi, nous tînmes conseil sur le parti à prendre. Il était urgent d'aviser pour un double motif : nos porteurs n'avaient de vivres que pour quatre jours et il était impossible de s'en procurer à Pongouli, où il n'y a qu'un seul tembé et tout au plus trente habitants. Les porteurs atterrés parlaient de déserter plutôt que d'aller au devant du combat et du pillage. M. Broyon émit l'avis que si nous pouvions trouver un guide pour nous conduire au nord, dans l'Outatourou, nous pourrions de là gagner Hekoungou, situé à cinq lieues environ au N. E. d'Itoura et où il y a des vivres en abondance ; que nous devions, dans ce cas, précipiter notre marche, tant dans la prévision du manque d'eau et de l'insuffisance de nos vivres, que dans le but de prévenir une attaque de la part des pillards avant notre arrivée à Hekoungou. M. Broyon qui a traversé, il y a trois ans l'Outatourou, mais dans la direction du N. O. au S. E. en se rendant d'Ourambo à Mouhalala, nous dit que les Watatourous étaient des gens fiers, ombrageux, belliqueux, défiants envers les étrangers ; que nous y aurions un droit de passage à payer, leur pays n'étant plus depuis longtemps traversé par les caravanes, à la suite de différends et de combats entre eux et les Arabes ; que d'ailleurs lui-même était le premier blanc qui y eût passé ; qu'il y avait noué de bonnes relations avec Manguira, le chef de la contrée, et qu'en observant la plus grande prudence, nous pourrions traverser l'Outatourou sans accident.

Le chef de Pongouli, appelé Ndogoé, faisait le commerce de bestiaux avec les Watatourous. Il consentit, à la demande de M. Broyon et moyennant une quantité raisonnable d'étoffe, à servir de guide aux deux caravanes réunies. Il fut convenu que nous ferions tirikésa le lendemain. La joie se répandit dans les deux camps à la nouvelle du moyen de salut proposé par M. Broyon.

SGCB2021

Il plut abondamment la nuit; il avait plu quelque peu la nuit précédente et nous espérâmes ne plus avoir à souffrir de la rareté de l'eau.

Le 7, nous nous mîmes en marche vers 2 heures de l'après-midi, nous dirigeant droit vers le nord, à travers une forêt très-épaisse. Une pluie abondante survint pendant la dernière partie de notre marche, qui dura quatre heures environ. A notre grande joie et surtout à celle de nos hommes, il plut encore la nuit.

Nous campâmes dans la forêt. Quelques Zanzibariens, à la fin de l'étape, nous apportèrent deux grosses tortues en poussant des cris d'allégresse qui cessèrent de nous étonner, quand nous apprîmes qu'ils regardaient cette trouvaille, comme un heureux présage pour notre voyage.

Le 8, après deux heures de marche, nous arrivâmes au premier tembé de l'Outatourou.

Nous nous remîmes en marche l'après-midi et nous gagnâmes après quatre heures environ, le chef-lieu de l'Outatourou.

Le sol était détrempé, les sentiers boueux, interrompus çà et là par de larges flaques d'eau; aussi la marche, quoique courte, fut-elle assez pénible. Contrairement à notre attente nos hommes ne purent y faire des vivres; le montara y étant rare, beaucoup d'entre eux achetèrent quelques boucs et quantité de miel.

Les Watatourous sont un peuple pasteur; le lait et surtout le miel sont leur nourriture habituelle. Les hommes y sont complètement nus; ils ont pour ornement une ceinture d'anneaux de cuivre. Les femmes portent une très-courte jupe faite d'un morceau d'étoffe, ou d'un morceau de peau. Le langage des Watatourous est très-rude et son étrangeté faisait rire nos hommes, surtout les Zanzibariens; les Ounyamouésis n'en comprenaient pas un mot. Notre guide nous servit d'interprète.

SGCB2021

La journée du 9 se passa à discuter le hongo. Une pluie torrentielle, qui dura toute l'après-midi, vint nous montrer que nous étions heureusement entrés dans la période humide et nous délivrer de craintes sérieuses.

Le hongo fut fixé sans trop de difficultés et ne fut pas trop élevé. Nous observâmes qu'une fois le chiffre arrêté, les Watatourous ne l'élèvent pas quelques heures après, comme le font les Wagogos.

Depuis deux jours, M. Wautier souffre de la diarrhée.

Le 10, nous nous mettons en marche vers 6 1/2 heures, traversant une forêt épaisse qui s'éclaircit au bout de deux heures environ; nous continuons notre marche jusqu'à midi à travers une longue plaine dont les palmiers assez nombreux offrent à nos Wanyamouésis une nourriture abondante et qu'ils recherchent avec avidité, car tous déposent leurs charges pour grimper au haut des palmiers et en abattre le fruit.

A la diarrhée simple de M. Wautier succède la dyssenterie.

C'est la troisième fois que mon compagnon est atteint de cette maladie : la première fois à Mvoméro, pendant mon séjour à Mpwapwa, où il m'a écrit que sa dyssenterie n'avait duré que trois jours cédant au traitement que je lui avais recommandé dans une note remise avant son départ pour Mvoméro; la deuxième fois, dans l'Ougogo, à Hécassy, où la maladie dura quatre jours, sans vives douleurs ni complications d'aucune sorte, grâce à un régime sévère et à un traitement des plus simples, (eau de riz et médication à base d'opium et d'ipéca).

M. Wautier se rassura plus que de raison et cessa, après trois ou quatre jours de convalescence, d'observer la prudence indispensable en pareil cas. Je lui recommandai avec instance de prendre les précautions les plus grandes dans son régime, lui

SGCB2021

faisant observer que, d'après lui-même, la deuxième attaque avait été plus violente que la première et que la troisième pouvait l'être plus encore.

La dernière fois que je lui donnai ces conseils, à Pongouli, M. Wautier me reprocha en souriant d'être trop pessimiste, disant que si la dyssenterie réapparaissait, ce ne serait guère avant notre arrivée à Itoura, où nous nous arrêterions une huitaine de jours; que là il pourrait être soigné convenablement, et que je le guérirais en trois ou quatre jours, comme à Hécassy.

Je déplorai cette excessive sécurité que manifestait M. Wautier.

Les porteurs n'ayant plus de vivres, M. Broyon remit sa caravane en marche l'après-midi. Nous ne le revîmes plus qu'à Hekoungou.

M. Wautier se trouvant trop fatigué, donna l'ordre de camper.

Le 11, M. Wautier se fit porter sur un hamac et partit une heure avant la caravane, escorté par 10 Zanzibariens.

Je pars à 7 heures, retenu à l'arrière-garde par la nécessité de veiller à l'enlèvement de toutes les charges et de presser le départ des retardataires.

A chaque arrêt, je veille à ce que M. Wautier ait tous les soins nécessaires et soit porté le plus commodément possible.

Nous nous arrêtons à 10 1/2 heures auprès de grandes flaques d'eau.

Nous nous remettons en route à 2 heures de l'après-midi, et notre caravane, pressée par le manque de vivres, marche sans s'arrêter jusqu'à 7 1/2 heures du soir. Nous sommes toujours dans la

SGCB2021

forêt. Ce fut une pénible journée pour M. Wautier, qui regretta de ne pas avoir fait la veille une partie de cette longue étape. Je le trouvai très-affaibli; les selles se succédaient abondantes et à de courts intervalles. Néanmoins il passa une nuit relativement bonne.

Nous avions eu, l'après-midi, quelques heures de pluie; le ciel étant resté nuageux toute la journée, cette circonstance tempéra beaucoup la chaleur et rendit cette marche, exceptionnellement longue, plus supportable pour nos hommes.

Le 12, M. Wautier donna l'ordre à la caravane de partir sous la conduite du drogman. La caravane, d'après ce que nous apprîmes le surlendemain, arriva sans accident le jour même à Hekoungou, où elle alla camper près de celle de M. Broyon.

Je restai dans la forêt avec M. Wautier et quinze hommes; une pluie torrentielle tomba toute la matinée.

Le 13, l'état de M. Wautier s'est amélioré.

Nous partons à 7 heures. Nous voyageons toujours en pleine forêt; le sol, couvert de traces d'éléphants et de buffles, est parsemé d'ossements de ces animaux.

M. Wautier continuant à être porté, nous allons très-lentement et nous nous arrêtons souvent. A 10 heures, nous campons à proximité d'un ruisseau dont l'eau claire et limpide nous offre une boisson rafraîchissante, et nous sommes bien heureux de recevoir d'Hekoungou des vivres qui arrivent à temps pour nos quinze hommes et pour nous-mêmes.

Le 14, l'amélioration se maintient chez le malade.

Après une marche de quatre heures, notre petite caravane arrive sans incident à Hekoungou, après avoir traversé un terrain très-boisé, par des sentiers boueux et glissants. Nous avons dû nous arrêter une demi heure à cause de la pluie.

SGCB2021

Toutes les places des tembés sont obscures, sans ventilation, exhalent une odeur fétide qui suffoque aux premiers pas, et fourmillent d'insectes insupportables. L'impossibilité d'y trouver un abri suffisamment aéré, me fit donner l'ordre de construire immédiatement une case en paille, car M. Wautier ne voulait plus rester sous la tente, qu'il trouvait avec raison trop humide pendant la nuit.

Je profitai du passage d'une caravane se rendant à la côte, pour adresser en toute hâte, deux lettres destinées, l'une à notre agent à Zanzibar, l'autre à mon honorable ami, M. Baxter, de la mission de Mpwapwa. J'informai le premier de notre heureuse arrivée à Hekoungou. J'appris au docteur Baxter la nouvelle de la mort de M. Penrose, lui donnai les détails de notre itinéraire dans l'Outatourou, et le priai de le conseiller à tous les voyageurs qui pourraient passer prochainement par Mpwapwa. Le temps me fit défaut pour écrire directement à l'Association internationale. Je demandai à M. Greffulhe de vouloir bien s'acquitter de ce soin.

Le 14, le 15 et le 16 furent des journées assez bonnes pour le malade. Il prit une légère alimentation; je lui fis suivre le traitement voulu, qu'il observa avec la plus grande ponctualité; il sortit encore le 16 de sa case pour venir dans ma tente. Il était très-calme; les selles, toujours abondantes, avaient perdu leur caractère sanguinolent. J'avais craint un instant l'apparition de quelques symptômes nerveux graves, car M. Wautier était d'un tempéramment excessivement nerveux.

Une surdité uni-latérale, dont il avait été brusquement atteint à Zanzibar, était devenue complète et l'affection avait commencé à envahir l'autre oreille; en l'absence de toute affection catarrhale du conduit auditif et de la trompe, j'ai considéré ces symptômes comme étant de nature paralytique.

Je dus tenir compte de toutes ces circonstances dans l'indi-

SGCB2021

cation du traitement et j'écartai heureusement toute complication cérébrale. La fièvre n'apparut pas non plus.

Le malade était toutefois dans un état de grande faiblesse, et je n'espérais guère d'amélioration notable avant trois semaines; après ce temps je supposais que la maladie prendrait une marche chronique et durerait environ deux mois, toujours dans les conditions voulues de régime et de traitement.

Je dois noter, comme circonstances défavorables, la mauvaise qualité de l'eau à Hekoungou, l'humidité de la case et surtout la fatigue des trois dernières étapes dans l'Outatourou qui avait fortement ébranlé mon malheureux compagnon.

M. Wautier ne m'a paru souffrir bien vivement que pendant la nuit du 18 au 19, où il eut de fréquents assoupissements, grâce aux opiacés que je lui fis prendre.

Le malade n'eut, cette nuit, ni délire, ni convulsion; il eut, vers deux heures du matin, une syncope dont il se remit avec une potion excitante que je lui introduisis dans la bouche.

A cinq heures, au moment où je lui préparais quelques petits fragments de sucre imbibés chacun de cinq gouttes de laudanum, comme je lui en avais glissé plusieurs dans la bouche pendant la nuit, le malade me dit : » Ah! docteur, si je pouvais dormir! » Je fis les deux pas qui me séparaient de son lit, le médicament à la main, et je m'aperçus avec douleur que M. Wautier avait rendu le dernier soupir en exprimant la dernière parole.

Il a gardé pleine connaissance jusqu'au dernier moment.

Il ne m'a exprimé aucun vœu, aucun désir, aucune recommandation.

Je fis prévenir immédiatement M. Broyon et M. le révérend Dodgshun de la mort de mon malheureux collègue. M. Broyon, qui l'avait vu la veille encore, ne pouvait y croire.

SGCB2021

Les Wanyamouésis, à qui je tins cachée toute la journée la triste nouvelle, et à qui je donnai l'ordre à 5 1/2 heures du matin d'aller camper à l'autre extrémité du territoire d'Hekoungou, avaient répandu le bruit que M. Wautier était atteint de la petite vérole. Cette maladie est le fléau de l'Afrique et son apparition, bientôt suivie d'un véritable dépeuplement, est regardée comme le plus grand malheur qui puisse atteindre ces contrées; on y fuit ordinairement les malades, en laissant auprès d'eux une cruche d'eau.

Malheur au voyageur dont le passage coïncide avec l'arrivée du fléau. Il n'échappera aux accusations de sorcellerie et à leurs terribles conséquences que par une prompte fuite dans le pays le plus éloigné possible. Pour prévenir tout incident fâcheux, je fis demander au chef du village d'envoyer deux hommes constater que le défunt ne portait aucune trace de petite vérole, ce qui fut fait.

Je m'occupai ensuite de choisir l'emplacement le plus convenable pour la sépulture et j'obtins du chef, moyennant paiement, la concession d'un terrain voisin de l'avant-dernier baobab qui se détache entre l'unique tembé qui est à l'entrée d'Hekoungou et la colline située au S.-O. du village. La ligne qui sépare le dit tembé du baobab en question est dans la direction du S.-O. et peut mesurer un kilomètre.

L'enterrement eut lieu vers 5 heures de l'après-midi. Quand nous eûmes déposé la dépouille mortelle dans la tombe, je dis à M. Dodsghun : « Mon collègue n'était pas protestant, mais il » était chrétien comme vous; il nous a jadis exprimé incidem- » ment, à Saadani, le vœu d'être enterré religieusement, comme » il avait vécu; je crois que vous pourriez dire vos prières des » morts habituelles. »

M. Dodsghun me répondit : « De grand cœur. »

Le pasteur récita, en anglais, la prière des morts; nous

l'écoutâmes tous, la tête découverte et dans un respectueux silence; nos Zanzibariens étaient rangés de chaque côté de la fosse. La prière finie et la fosse comblée, nous regagnâmes le village, remettant au lendemain le soin de graver sur le baobab une inscription funéraire.

Je fus pris la nuit même de la fièvre, ce que j'attribuai un peu à la fatigue de notre pénible voyage dans l'Outatourou, et beaucoup aux deux ou trois dernières nuits passées sans sommeil. Je me rendis le lendemain avec MM. Broyon et Dodgshun à l'endroit funèbre. Je veillai à ce qu'un amas de pierres aussi élevé que possible fut amoncelé sur la tombe même; ce modeste monument fut couvert de fortes épines et entouré d'un cercle de pieux. Les forces physiques me faisant défaut, M. Broyon grava lui-même, dans le cœur du baobab, une croix longue d'environ 50 centimètres. Quand il eut terminé, il passa la gouge et le maillet à M. Dodsghun, qui grava sous la croix les initiales du défunt.

Cette triste mission terminée, nous nous rendîmes au point où les deux caravanes étaient allées camper depuis la veille c'est-à-dire au chef-lieu du territoire d'Hekoungou, où nous arrivâmes après deux heures de marche.

Les deux jours suivants se passèrent à débattre avec le Sultan, le hongo définitif à payer pour droit de sépulture. Nous finîmes par tomber d'accord moyennant une assez grande quantité d'étoffe, quelques fusils et quelques barils de poudre. Ces tristes formalités me furent abrégées et rendues moins pénibles, grâce à l'obligeance de M. Broyon qui s'est toujours montré prêt à nous rendre tous les services possibles, dans toutes les circonstances.

Le Sultan me fit la promesse que la fosse et le voisinage du baobab ne seraient jamais envahis par la culture, qu'il les

SGCB2021

ferait respecter et qu'il en indiquerait l'emplacement aux voyageurs de passage dans cette contrée.

Je souffris de la fièvre pendant plusieurs jours. Une pluie abondante tomba pendant toute la durée de notre séjour à Hekoungou, où nous reçûmes des nouvelles d'une grande importance au sujet du désastre de Tchaïa.

Les gens d'Hekoungou s'étaient rendus à Tchaïa pour recueillir ce qui pouvait rester à piller. Nous apprîmes par eux que la caravane arabe s'était battue deux jours sans sortir de son boma et qu'elle avait pu s'échapper, la nuit, avec toutes ses marchandises, par un chemin latéral; quant à la caravane de M. Penrose, il y avait eu beaucoup de morts, et le reste avait fui en désordre; rien n'avait pu être sauvé.

Les gens d'Hekoungou nous confirmèrent le fait de la présence des Rougas-Rougas à l'affaire de Tchaïa. Le 21, quelques-uns de ces Rougas-Rougas qui revenaient du pillage et passaient par Hekoungou, furent même individuellement reconnus par M. Broyon et par le surveillant de sa caravane, Tchéo, Wanyamouési qui le sert fidèlement depuis son séjour en Afrique. Sur quelques menaces proférées par le Msagira du Sultan d'Hekoungou qui, dans un moment d'audace, s'écria : » Qu'il ne voulait aucun espion à Hekoungou, que ces gens » n'avaient rien à y faire et qu'ils devaient s'en aller », les Rougas-Rougas partirent bientôt dans la direction d'Ourambo. Depuis l'événement de Tchaïa, les porteurs Wanyamouésis de la caravane avaient dans leur attitude quelque chose d'insolent; ils vantaient dans leurs cambis les prouesses des assassins de Tchaïa.

Le 25 décembre, je me remis en route dans la direction d'Ouyoui; très-affaibli par la fièvre, j'eus une syncope au moment du départ. Des pluies abondantes vinrent heureusement raffraîchir l'atmosphère et nous rendre la marche moins

SGCB2021

pénible. Nous cheminâmes constamment, du 25 au 29, dans un terrain boisé ça et là, légèrement accidenté, complètement désert, couvert sur une grande étendue de véritables lagunes où nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambes, surtout pendant les deux derniers jours de marche. Nous passâmes la Koualé le 27. Cette rivière a une largeur de 70 mètres environ. Les sentiers étaient boueux, interrompus par des fondrières.

Enfin, nous arrivâmes le 29 à Ouyoui.

Une heure avant d'y arriver, mes pagazis profitèrent de quelques coups de fusils tirés en l'air par des gens porteurs de lettres destinées à M. Dodsghun, pour simuler une panique, déchirer les enveloppes de 140 fusils à pierre que nous avions comme marchandises d'échange, et tenter de se les partager sans plus de façon. Quelques-uns de mes Zanzibariens arrivèrent à temps pour empêcher ce pillage. J'étais comme toujours à l'arrière-garde, et au moment où j'arrivai, le compte des fusils se trouva exact.

Mes forces ne faiblirent heureusement pas, pendant ce pénible voyage d'Hekoungou à Ouyoui : je fus soutenu par l'excitation nerveuse dans laquelle je vivais, et par l'espoir de recevoir des nouvelles précises à mon arrivée. Je fus repris de la fièvre à Ouyoui, mais au bout de trois jours, je sentis mes forces revenir et bientôt mon rétablissement fut définitif.

J'installai mon camp dans le premier village du territoire d'Ouyoui à Mtoura. J'y trouvai une lettre de M. Cambier. Cette lettre devait nous être remise en route, M. Cambier ne nous supposant pas aussi près de lui, au moment où il l'adressait. Le messager était d'ailleurs depuis un mois à Ouyoui, et n'avait pas continué sa route, quand il avait appris que nous arrivions.

M. Cambier nous conseillait de l'attendre dans un endroit paisible.

SGCB2020

Il me fallait six jours pour qu'un courrier allât prévenir M. Cambier et rapportât sa réponse. Je lui écrivis donc pour lui apprendre la mort de M. Wautier, mon arrivée avec 350 hommes, le départ des 200 porteurs engagés jusqu'à Ouyoui, le licenciement des autres, le désastre de Tchaïa et enfin mon intention de me rendre à Unyanyembé. J'ajoutai que j'avais envoyé demander au gouverneur de l'Unyanyembé comment il fallait faire pour transporter les charges sans accident de Mtoura, où j'étais, jusqu'à Tabora; je le priais en outre de venir conférer avec nous à Ouyoui.

Cette lettre, ainsi que mon message pour le gouverneur de l'Unyanyembé partirent le 30 décembre. Ce jour là, je reçus un billet de M. Cambier; il s'était mis en route pour venir à Ouyoui; pris de la dyssenterie à Kanoro, il avait dû retourner à Ourambo; il demandait combien il devait envoyer de porteurs pour prendre nos charges; il ignorait la mort de M. Wautier.

Le 2 janvier, le gouverneur de l'Unyanyembé me fit répondre que le meilleur moyen pour transporter nos charges à Tabora, était de demander au chef d'Ouyoui l'autorisation de traverser son territoire avec mes charges, et de tâcher de les faire porter sur la route de l'Unyanyembé par des gens d'Ouyoui même; que là, des porteurs de l'Ounyanyembé pourraient venir les prendre et les transporter à Tabora ou ailleurs; que du reste, il était entièrement à ma disposition et qu'il me remerciait des paroles aimables que je lui avais fait transmettre.

J'engageai trois cents porteurs parmi les habitants, et je réussis, en faisant diligence, à traverser tout le territoire d'Ouyoui et à arriver, après trois heures de marche à l'extrémité ouest d'Ouyoui. Dépassant de 200 mètres le village de Kwa-Karoumbou, j'allai camper sur la route même de l'Unyanyembé.

Le 5, M. Broyon, qui était allé camper à Kouikourou, à 1 1/2

SGCB2021

heure de marche de Mtoura, parvint de son côté, à faire transporter ses charges dans le tembé voisin de mon camp.

Le 6, je me disposais à engager des hommes pour porter les charges dans l'Unyanyembé, quand je vis arriver M. Cambier à Ouyoui. Il était mieux portant qu'il ne l'avait jamais été.

Je m'empressai de remettre le commandement de l'expédition à M. Cambier.

J'ai terminé la relation qu'il était de mon devoir de vous adresser; il me reste à vous mentionner les rapports agréables que j'ai entretenus avec deux honorables gentlemen de la Church missionnary society, MM. Stokes et Copplestone, qui m'ont témoigné dès mon arrivée à Kouiharah les plus vives sympathies et ont été à mon égard, d'une amabilité charmante. J'ai été heureux de leur faire plaisir en leur remettant quelques livres ayant appartenu à leur malheureux collègue, M. Penrose. Ces Messieurs sont partis le 10 janvier pour l'Ouganda.

Kouiharah (Unyanyembé), le 30 janvier 1879.

(Signé) Dr DUTRIEUX.

SGCB2021

CHAPITRE II.

Rapport sur la marche de M. Cambier de Mpwapwa à Thierra-Magazy.

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis heureusement arrivé à Thierra-Magazy, nouvelle capitale de Mirambo.

J'ai quitté Mpwapwa le 12 août à six heures et demie du matin, avec 68 Wanyamouésis et 13 Zanzibariens, le départ se fit avec quelque désordre parce que mes porteurs, voyant s'ébranler une forte caravane arabe qui était également campée à Mpwapwa et craignant de traverser le porry de Tchouniou en petit nombre, se montrèrent disposés à déserter, si je ne partais à l'instant.

Il y en eut même deux qui s'enfuirent.

SGCB2021

Le trajet de Mpwapwa à Tchouniou eut cependant lieu sans accident; nous eûmes à traverser un terrain couvert de broussailles épaisses longeant le versant méridional d'une chaîne de montagnes que nous franchîmes près du village de Tchouniou.

13 août. Le lendemain nous nous mîmes en route à travers le porry de Tchouniou, terreur des caravanes à cause du brigandage qui y règne. Chaque pagazi emportait une ration de vivres et sa provision d'eau.

La traversée de ce désert fut assez pénible; elle exigea 18 heures de marche dans un terrain plat, tantôt nu, tantôt couvert d'arbustes épineux et touffus au milieu desquels serpente le sentier. Partis de Tchouniou à six heures du matin, nous n'arrivâmes à Ndéboué que le lendemain à neuf heures et demie.

14 août. Ndéboué est la première ville de l'Ougogo; l'impression que me firent les habitants ne leur fut pas favorable. Criards et querelleurs, les Wagogos sont en outre d'une malpropreté repoussante : ils s'enduisent le corps d'une couche épaisse de beurre rance et d'argile ferrugineuse; leurs vêtements sont imprégnés de ce mélange odorant, qui leur sert également de pommade pour la coiffure.

Les cheveux, allongés au moyen de brins de fil, sont noués en arrière en forme de queue pointue, qu'ils relèvent sur le sommet de la tête de manière à former une espèce de corne médiane en avant du front. Les élégants se tatouent en outre le visage avec des cendres blanches, ce qui achève de leur donner un aspect carnavalesque.

Les Wagogos sont de taille moyenne, en général bien faits et fortement musclés; les jeunes gens vont nus jusque l'âge de 15 à 16 ans; les hommes portent un vêtement d'étoffe, parfois une peau de chèvre attachée à la ceinture, ou jetée négligemment

SGCB2021

sur l'épaule. Les jeunes filles portent un costume très-simple : il se compose d'un tablier de quelques centimètres ; en revanche elles recherchent beaucoup la parure ; elles se couvrent les bras, le cou, la ceinture et les jambes d'ornements faits à l'aide de morceaux de fil de laiton plusieurs fois enroulés. Les plus pauvres ne portent que des perles blanches, roses ou noires ; les mères de famille se couvrent en outre d'un jupon d'étoffe ou de peau.

Les peuples de l'Ougogo sont pasteurs ; ils possèdent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres ; ils cultivent le millet. Ils ignorent presque complètement le commerce ; ils se bornent à vendre leurs bestiaux ou leurs récoltes aux caravanes qui traversent leur pays ; cependant on rencontre parfois des bandes d'une trentaine d'individus qui se rendent dans les contrées de l'O. et du N. O. pour chasser l'éléphant, qu'ils tuent à coups de lance.

Ils habitent des tembés, vastes hangars rectangulaires avec cour centrale où, le soir, ils réunissent leurs bestiaux.

Les Wagogos sont réputés pour leur bravoure à la guerre ; leurs armes se composent de sagaies, d'arcs et de flèches ; ils portent un grand bouclier ovale en cuir de bœuf, orné de dessins blancs, noirs et rouges. Très peu d'entr'eux possèdent un fusil. Ils sont voleurs, de mauvaise foi dans leurs marchés et d'une hospitalité peu écossaise ; tout se paie chez eux, même l'eau, et si un étranger meurt sur leur territoire, ils exigent un fort impôt des compagnons du défunt. Ajoutez à toutes ces qualités une curiosité bruyante et indiscrète et vous aurez une idée de l'amabilité des Wagogos.

A Ndéboué on ne paie pas de hongo ; cette ville appartient à Mawara et sa mère y habite. Je reçus la visite de cette vieille négresse qui vint réclamer un présent, refusa l'étoffe que je lui offrais, en exigea une autre et partit en emportant les deux.

15 août. Quatre heures de marche dans une plaine nue et sablonneuse nous amenèrent le lendemain à Mvoumi, résidence

SGCB2021

de Mawara. J'envoyai dans l'après-dîner le Kirangosi, accompagné d'un Zanzibarien, débattre le hongo ; mes messagers étaient porteurs des présents d'usage : un vêtement de soie, bordure dorée, (valeur 15 à 20 francs) pour le Sultan, un autre moins beau, pour sa femme favorite et un troisième pour son Mzagira ou intendant, plus une dizaine de pièces d'étoffe de valeur moindre.

Mes envoyés revinrent réclamer un baril de poudre, un rouleau de fil de cuivre, et un paquet de perles roses. Le soir étant arrivé, les négociations furent suspendues.

16 août. Le Kirangosi retourna le lendemain chez Mawara, qui exigea d'abord deux pièces d'étoffes riches, parce que le tonneau de poudre était de petite dimension, puis déclara qu'il acceptait mes présents pour la valeur de 10 dotis, et qu'il se contenterait d'un hongo de 80 dotis, parce que « j'étais l'ami de Mirambo » ; il ne me restait donc qu'à lui envoyer 70 pièces. Les renseignements que j'avais pris à Zanzibar sur le montant des hongos étaient inexacts ; on m'avait affirmé que le plus fort hongo ne s'élevait qu'à 20 ou 30 pièces d'étoffe ; or, cette quantité était déjà triplée dès le début et je n'étais pas approvisionné de tissus de valeur pour satisfaire à ces exigences ; il me serait difficile de détailler tous les ennuis que m'occasionna cette pénurie de vêtements de couleurs éclatantes. Les pourparlers durèrent toute la journée et n'étaient pas terminés le soir.

17 août. Ce ne fut que le lendemain à huit heures du matin, qu'on vint m'annonçer que l'affaire était terminée. Elle coûtait environ 60 piastres, (un peu plus de 300 francs).

18 Août. Nous quittâmes Mvoumi le jour suivant, et, trois heures plus tard, nous campions à Matoumbourou.

19 août. Les opérations du hongo ne commencèrent que le lendemain, elles furent à peu près les mêmes que précédemment, le soir elles étaient terminées. Le tribut s'élevait à environ 30 piastres.

SGCB2021

20 août. Le jour suivant nous nous mîmes en route à six heures du matin et à dix heures nous nous arrêtions à Biawana. Nous ne pûmes payer le hongo le même jour à cause de l'absence de l'Intendant.

21 août. Les débats furent orageux le lendemain parce que nous nous étions mis en marche avant qu'ils ne fussent complètement terminés; nous n'arrivâmes qu'à midi à Kididimo éloigné de deux lieues à peine du bivac du matin. Le hongo s'était élevé à 21 piastres.

22 août. A Kididimo on ne put s'entendre pour le hongo, le jour de l'arrivée; les Wagogos avaient pris du pombé et étaient tous ivres.

23 août. Les exigences du Sultan ne diminuèrent cependant pas le lendemain et je dus abandonner des étoffes et du fil de cuivre pour une valeur de 35 piastres.

24 août. Nous quittâmes Kididimo, le 24 août, à six heures et un quart du matin, et à neuf heures et demie nous fîmes halte sur le bord d'une rivière à sec, mais où, en creusant le sable on trouva encore un peu d'eau. Les hommes préparèrent leur repas et à onze heures trois quarts nous nous remîmes en route dans la forêt; nous ne nous arrêtâmes pour camper qu'à cinq heures et demie du soir.

25 août. Deux heures de marche nous amenèrent le lendemain à Ounyambois, mais il fallut attendre le retour du Sultan pour acheter un puits et mes porteurs étaient privés d'eau depuis la veille. C'est là que je fus témoin, pour la première fois, d'une scène burlesque qui se répète, paraît-il, dans tous les villages jusqu'à la côte; les Wanyamouésis qui s'écartent de leur camp sont poursuivis et fustigés par des bandes de gamins tatoués de cendres blanches de la tête jusqu'aux pieds; ce désagrément arriva à l'un de mes pagazis, et il était plus mort que vif de frayeur quand il revint près de ses camarades, qui ne lui épargnèrent pas les railleries.

SGCB2021

26 août. Après des négociations relativement courtes, le hongo fut terminé le lendemain à onze heures du matin; il s'élevait à 35 piastres.

27 août. Partis à six heures et un quart du matin, nous arrivâmes à Mizanza à dix heures et quart, et nous établîmes notre camp dans une plaine plantée de palmiers. J'avais été intrigué, en un certain endroit de la route, de voir mes porteurs ramasser quelques petites pierres qu'ils allaient jeter tour à tour sur des tas qui se trouvaient au bord du sentier. L'explication que je reçus fut celle-ci : Il y a longtemps..., un riche Arabe, voyageant avec une forte caravane armée de plus de 500 fusils, refusa de payer le hongo. Tous les Wagogos à plusieurs lieues à la ronde prirent les armes et attaquèrent la caravane; le combat fut acharné, mais à la fin les gens de l'arabe succombèrent; ils furent tous massacrés et leur chef vint mourir à l'endroit où nous nous trouvions. C'est en mémoire de ce tragique événement que les Wanyamouésis ajoutent chacun leur pierre au monument qui doit en perpétuer le souvenir.

28 août. Les négociateurs que j'envoyai le lendemain matin pour débattre le hongo, furent remis à l'après-midi; les Wagogos de Mizanza étaient en querelle avec ceux de Mgondouko et il y avait des pourparlers en ce moment. Les négociations ne purent être terminées que le lendemain dans la matinée; le tribut s'élevait à 35 piastres.

29 août. Les dissensions intestines des Wagogos m'obligèrent à modifier mon itinéraire; je devais éviter le théâtre de la lutte, car, à la première apparence de danger, les porteurs se seraient sauvés en jetant leurs fardeaux. Je comptais partir dans l'après-dînée, mais des nègres qui avaient essayé de prendre la nouvelle route projetée, revinrent en disant qu'ils avaient été poursuivis par de nombreux Wagogos.

30 août. Un Arabe arrivé la veille avec une forte caravane

SCCB2021

me proposa de partir en même temps que lui; nous décidâmes de passer par Mgondouko.

31 août. Nous nous mimes en route le lendemain à six heures du matin et à neuf heures nous arrivions à Petit Mgondouko où nous campâmes.

1er septembre. Le hongo s'éleva à 25 piastres; je reçus la visite du Sultan, à qui je m'étais plaint de ses sujets, qui voulaient me faire payer une seconde fois l'autorisation de puiser de l'eau; il fit droit à ma réclamation. Il paraît que je lui plus, car il témoigna le désir de faire de moi son frère de sang; mon domestique lui répondit fort heureusement que j'ignorais cet usage.

2 septembre. Nous partîmes de Petit Mgondouko à cinq heures trois quarts pour arriver à Grand Mgondouko à huit heures un quart.

3 septembre. Le hongo se discuta le lendemain, il se monta à près de 30 piastres. C'était le dernier, mais il était temps; toutes mes étoffes voyantes avaient disparu et, pour satisfaire la rapacité des sultans de l'Ougogo, j'avais dû acheter celles que possédaient mes porteurs. Le total des tributs et des cadeaux obligatoires se montait à près de 300 piastres, c'est-à-dire à plus de 1,500 francs.

Le hongo ne se paie pas toujours en étoffe; quand les Wagogos ont un tembé à construire, un mur à relever, des champs à ensemencer, ils remplacent le tribut par une corvée; s'ils sont en guerre avec une peuplade voisine, ils réquisitionnent les porteurs des caravanes pour combattre dans leurs rangs.

4 septembre. Nous ne fîmes ce jour-là qu'une seule étape d'une lieue, jusqu'aux derniers tembés de Mgondouko. Les pagazis emportaient des vivres pour dix jours et se préparaient à affronter les rigueurs du Mgonda-Mkali (plaines ardentes).

5 septembre. On se mit en route le lendemain à cinq heures

SGCB2021

et demie; après avoir cheminé quatre heures dans la plaine, nous commençâmes à gravir la chaîne de montagnes boisées que nous longions depuis Mizanza.

Je quittai l'Ougogo sans regrets; ses immenses plaines sablonneuses, brûlées par le soleil alors presque au Zénith, ne m'avaient offert que peu d'attraits. Je dois ajouter que les circonstances dans lesquelles j'ai traversé cette contrée ne me permettent pas d'être tout à fait impartial dans mon appréciation. Affligé d'une entorse qui m'empêchait de marcher, je suivais, monté sur un âne, la caravane qui cheminait lentement à raison de trois kilomètres à l'heure, et je ne quittais ma triste monture que pour m'étendre sur une couchette de campagne où le sans-gêne des sauvages qui s'introduisaient chez moi, mendiant un morceau d'étoffe, ne me permettait pas même le repos. La température sous la tente dépassait souvent 38° centigrade, et sauf quelques maigres baobabs privés de feuillage, le sol ne produisait que des arbustes épineux et sans ombrage. Pas la moindre verdure pour reposer la vue; les troupeaux affamés des Wagogos en étaient réduits à brouter les racines desséchées des champs de millet.

Nous mîmes deux heures à gravir la chaîne qui limite l'Ougogo au N. O., et nous campâmes à onze heures et demie sur les bords de la Mdabouro, torrent alors à sec; quelques excavagations du rocher renfermaient seules encore un peu d'eau.

6 septembre. Du 6 au 18 septembre nous eûmes à traverser le Mgonda-Mkali; nous marchions depuis le matin jusqu'au soir, parfois même une bonne partie de la nuit, quand la lune nous éclairait; nous ne nous arrêtions que pendant la plus forte chaleur du jour, ordinairement de onze heures à midi, ou lorsque nous rencontrions un peu d'eau. Rien de plus monotone que cette contrée autrefois fertile et peuplée, maintenant déserte. La guerre de cinq ans (1871-1875) que Mirambo fit aux Arabes y a laissé des traces ineffaçables; tous les villages ont été pillés

SGCB2021

et incendiés, et au lieu des riches moissons d'autrefois, on ne rencontre que des ruines.

Le sol est très-peu accidenté, la végétation en est comme morte; l'herbe est brûlée, l'arbre n'a point de feuilles et la terre est couverte en beaucoup d'endroits de profondes crevasses. Le roc, qui parfois se montre à nu, n'est recouvert que d'une faible couche végétale; aussi, est-il rare de rencontrer des arbres dont le diamètre dépasse 25 à 30 centimètres; dès qu'ils dépassent cette dimension, ils meurent et tombent.

Ce pays inculte et sauvage a malheureusement ses hôtes; outre les gigantesques ossements de l'éléphant et du rhinocéros tombés sous les coups du chasseur, on rencontre aussi les squelettes blanchis de malheureux pagazis. Tous ne sont pas morts de soif ou de fatigue, beaucoup ont été assassinés par les bandits. Quand les soldats d'un sultan s'en viennent près de leur maître demander un morceau d'étoffe pour se couvrir, celui-ci leur répond ; » Je n'ai pas d'étoffe à vous donner; pourquoi » restez-vous ici à ne rien faire? prenez vos fusils, allez dans » le porry et rapportez des vêtements! ». Ces braves ne se le font pas dire deux fois; ils partent pour le porry, au nombre de dix à vingt, emportant leurs vivres pour plusieurs semaines; embusqués derrière les buissons, ils épient le passage des caravanes; si celles-ci sont faibles, ils tombent sur elles à l'improviste et les dépouillent; si elles sont fortes et bien armées, ils attendent les trainards et les éclopés restés en arrière, ils dirigent sur ces malheureux une vive fusillade; tous ceux qui tombent sont impitoyablement achevés à coups de sagaie, les autres s'enfuient en jetant leurs fardeaux, que les vainqueurs s'empressent d'emporter dans la forêt.

Des qu'on approche de l'étang de Tchaïa le pays devient plus ou moins marécageux.

SGCB2021

Un porry de quatre jours de marche sépare Hittoura d'Ouyoui, première ville appartenant à Mirambo.

18 septembre. Nous y arrivâmes le 18. Notre arrivée fût saluée par les cris des femmes et des enfants et par les détotonations d'armes à feu: nous nous installâmes à l'intérieur d'un tembé et une case fut mise à ma disposition pour y placer les marchandises.

Un repos de quelques jours était nécessaire pour nous remettre de la fatigue des marches forcées consécutives que nous venions d'effectuer. Les jours qui suivirent notre arrivée, je reçus la visite des femmes des tembés environnants, qui vinrent à tour de rôle eéxcuter des danses devant ma tente et chanter les louanges de l'étranger. Cette coutume est générale dans tous les villages de l'Ounyamouési et il est d'usage de faire à cette occasion une distribution de perles.

Le territoire d'Ouyoui est couvert de tembés et de champs cultivés; les troupeaux y sont peu nombreux, la plaine est déboisée. Les habitants y sont plus sociables que dans l'Ougogo; de leurs fréquents voyages à la côte, les Wanyamouésis ont rapporté un rudiment de civilisation, l'usage du vêtement d'étoffe et quelques habitudes de propreté. Cependant la convoitise des biens d'autrui est très-vive chez eux, et tous les moyens leur sont bons pour satisfaire leur passion.

A part une querelle qui s'était élevée dans l'Ougogo entre mes Zanzibariens et mes porteurs, et que j'avais réussi à apaiser quand les arcs étaient déjà bandés et les canons de fusil abaissés, je n'avais eu que peu de difficultés avec mes pagazis pendant la route; en approchant de leur pays, les Wanyamouésis se montrèrent de plus en plus indisciplinés et en arrivant à Ouyoui beaucoup désertèrent. Je dus enrôler une quarantaine d'hommes pour continuer ma route. Je croyais alors pouvoir partir, mais au dernier moment les anciens porteurs qui étaient restés avec moi, exigèrent à leur tour un supplément pour

SGCB2021

aller jusqu'à Ourambo. Toutes ces contrariétés me retinrent à Ouyoui pendant six jours, et ce ne fut que le 24 septembre que je pus me mettre en marche; nous passâmes la nuit dans le dernier tembé d'Ouyoui.

25 au 27 septembre. Les trois jours suivants nous traversâmes le porry qui s'étend entre l'Ouyoui et l'Ounyambewa.

Le 27 au matin, lorsque cinq lieues nous séparaient encore de toute habitation, les porteurs que j'avais engagés à Ouyoui refusèrent de prendre leurs charges si je ne consentais à augmenter le salaire, qui cependant avait été fixé et payé d'avance comme de coutume. Il fallut encore s'exécuter, car à la moindre menace de ma part ils se seraient enfuis et m'auraient abandonné dans le désert avec mes marchandises. Le même jour nous arrivions au premier village de l'Ounyambewa.

L'Ounyambewa est partagé en deux par une bande boisée de deux kilomètres de largeur; il offre les mêmes caractères que l'Ouyoui, les troupeaux y sont cependant plus nombreux. On y cultive le riz, le maïs, le millet, la patate douce, le manioc, et le tabac.

28 septembre. D'après les règles de la civilité locale j'envoyai le lendemain deux de mes hommes prévenir Mirambo de mon arrivée; nous suivîmes les ambassadeurs à petite distance.

29 septembre. Le 29, mes émissaires revinrent accompagnés de deux soldats du Mwami (titre du sultan suzerain).

Mirambo me faisait dire par ses soldats qu'il avait retardé son départ pour m'attendre et que je serais bien reçu dans sa nouvelle capitale. Il avait déjà désigné une case pour me recevoir.

30 septembre. Le lendemain nous arrivâmes vers midi à la résidence du Mwami. Mirambo vint à ma rencontre jusqu'à une centaine de pas de son tembé, nous échangeâmes une poignée de main et un bonjour en arabe, puis nous nous dirigeâmes

SGCB2021

vers la hutte qui m'était réservée. Au bout de quelques instants, le Mwami se retira.

Le sultan de l'Ounyamouési est un homme de 45 ans environ, de taille élevée, peu corpulent; sa physionomie est intelligente; il laisse peu voir ses impressions et ne cause pas beaucoup.

Sachant que j'étais peu amateur du bruit, il avait prohibé les coups de fusils, les danses et les chants d'usage; il revint me voir dans l'après-dînée et, vers le soir, il me fit appeler.

La hutte où je fus introduit était semblable à toutes celles qui se trouvent à l'intérieur du tembé ; un cylindre d'argile de 4 mètres de rayon sur 6 mètres de hauteur, recouvert d'un toit de paille en forme de cône, se prolongeant jusqu'à environ un mètre du sol; comme ameublement deux nattes et une chaise qui m'était destinée. Le Mwami me fit interroger par un Arabe sur le but de mon voyage, écouta attentivement les réponses et s'informa si j'étais de la même nationalité que les Anglais. Au bout d'une demie heure nous nous séparâmes.

Le Sultan me fit dire ensuite qu'il m'accorderait les porteurs que je lui demandais, mais qu'il désirait auparavant faire échange de sang avec moi. Il eut été difficile de refuser; l'intérêt de l'expédition exigeait que j'acceptasse, Mirambo est d'ailleurs le frère de sang de Stanley.

1er octobre. La » cérémonie » eut lieu le lendemain; je fus introduis dans l'enceinte palissadée qui renferme les habitations particulières du Mwami; nous prîmes place en face l'un de l'autre.

Un des soldats de Mirambo me fit une légère incision à la poitrine, un de mes Zanzibariens fit la même opération au Sultan. Les quelques gouttes de sang furent recueillies sur deux feuilles fraîches et pétries avec un peu de beurre, puis nous nous déchirâmes mutuellement les feuilles au-dessus de la tête. Désormais nous étions frères, et tout acte d'hostilité entre nous devait être

SGCB2021

promptement suivi de la mort du parjure. Telle est la croyance populaire.

Mirambo partit pour la guerre le jour suivant; il allait combattre les Wasekoumas, peuplade habitant au sud du Victoria-Nyanza. Avant de me quitter, il donna l'ordre à mon kirangozi de recruter les porteurs dont j'avais besoin dans les villages avoisinant sa capitale et de les expédier à Mpwapwa sans attendre son retour. Les milices l'avaient précédé; il quitta son tembé accompagné d'une vingtaine de soldats seulement, mais on m'assure que son armée se monte à près de 3,000 hommes. Tous les sultans de l'Ounyamouési lui fournissent un contingent, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent point participer à l'expédition, lui envoient, à son retour, un tribut d'ivoire et d'esclaves.

Les habitants de l'Ounyamouési sont soumis à un code draconien; le moindre larcin est puni de mort ainsi que l'adultère. Le genre de supplice est peu varié : les femmes sont assommées à coups de massue et les hommes sont ordinairement tués à coups de sagaie, mais parfois on leur coupe les membres aux articulations du coude et du genou, et le tronc sanglant est abandonné dans la forêt.

On m'a affirmé que beaucoup de ces malheureux vivaient encore quand les hyènes venaient le soir les emporter.

La capitale actuelle du Mwami est située sur l'ancien emplacement d'Ouliankourou (environ 30° de longitude E. de Paris et 4° 42' de latitude S.). C'est un vaste carré de 200 mètres de côté au centre duquel se trouve une palissade circulaire, espèce de citadelle occupée par le Sultan; autour de cette citadelle sont groupées une centaine de huttes habitées par les nyamparas (les notables de l'endroit).

Les murs du tembé sont en torchis; ils ont environ $2^{m}50$ de

SGCB2021

hauteur et sont surmontés d'une plate-forme de 3 mètres de largeur. C'est sous cette plate-forme que s'abrite le commun des mortels, esclaves et soldats. Les nombreux troupeaux du maître sont relégués dans les tembés des environs.

Cette ville a été nommée par son fondateur »Thierra-Magazy« ce qui signifie » terre de sang «; avec un nom aussi tragique elle doit, quoique datant à peine de quelques mois, avoir sa légende lugubre; elle l'a en effet, mais n'ayant pu en vérifier l'exactitude, je m'abstiendrai de la répéter ici.

La fièvre dont je n'avais ressenti que quelques légers accès en traversant le Mgonda-Mkali, me reprit peu de jours après mon arrivée à Thierra-Magazy. C'est la conséquence inévitable de tout séjour après un voyage; elle ne fut d'ailleurs pas de longue durée. La contrée me paraît très-salubre en cette saison, mais il est à prévoir que pendant et après la saison pluvieuse, il se forme des mares provenant des inondations de la vallée du Ngombé qui décrit un cercle d'environ deux lieues de rayon autour de la capitale de l'Ounyamouési. Ces inondations sont tellement considérables qu'elles ont nécessité la création d'une digue en pilotis d'environ 300 mètres de longueur sur 8 mètres de hauteur.

Après une vingtaine de jours, mon kirangozi qui avait été chargé de recruter des hommes, revint sans porteurs, alléguant qu'il avait entendu dire que mes compagnons avaient trouvé des pagazis et étaient en route pour me rejoindre. La vérité était que le drôle avait vendu sa femme et s'était amusé avec le prix qu'il en avait reçu au lieu de s'occuper de la mission qui lui avait été confiée. L'absence de Mirambo me condamnait à l'impuissance, mais j'apprenais en même temps que le Mwami avait terminé son expédition et allait rentrer sous peu dans sa capitale.

Mirambo revint le 1er novembre. Il avait capturé un millier de têtes de bétail et une centaine de femmes et d'enfants. La

SGCB2021

résistance des Wasekoumas avait été opiniâtre, et beaucoup de soldats du Mwami étaient restés sur le terrain.

Parmi les gens que Mirambo ramenait, un grand nombre l'avaient suivi comme esclaves volontaires. C'étaient des Watousis, tribu nomade dont l'unique occupation est la garde des bestiaux. Voyant Mirambo s'éloigner avec les troupeaux de leurs anciens maîtres, ils avaient suivi les bœufs et les chèvres qu'ils étaient chargés de garder.

Les jours qui suivirent le retour du Mwami, ce ne fut que danses, cris et chants dans le tembé pour célébrer sa victoire. Dès que l'enthousiasme se fut un peu apaisé, je renouvelai à Mirambo ma demande de pagazis et il s'empressa de mettre un de ses Nyamparas à ma disposition pour les recruter.

Le Nyampara ne revint que le 25 novembre; il n'amenait avec lui qu'une trentaine de pagazis.

A la date où je vous écris, il m'a été impossible de recruter un nombre plus considérable de porteurs et je suis forcé d'attendre ici des nouvelles de mes compagnons.

(*Signé*) CAMBIER.

SGCB2021

CHAPITRE III.

Jonction de MM. Cambier et Dutrieux; arrivée à Tabora.

Tabora, 30 janvier 1879.

Je me hâte de vous exposer brièvement les divers événements qui se sont passés depuis l'envoi de mon dernier journal.

Vers le 15 décembre j'appris par une lettre adressée à Mirambo par le gouverneur de l'Ounyanyembé, qu'un blanc avait été assassiné près du lac Tchaïa et que sa caravane avait été complètement pillée. Comme il y avait longtemps que je n'avais plus reçu de lettres de mes compagnons, cette nouvelle me donna de grandes inquiétudes; j'envoyai des courriers à Tabora pour recueillir des détails, mais ces courriers ne re-

SGCB2021

vinrent pas. J'appris quelques jours après que la victime était M. Penrose de la Church Missionnary society, et qu'il avait été tué par les gens de Nyoungou.

Le 20 décembre, je reçus enfin de M. Wautier une lettre datée du 1er décembre. M. Wautier m'écrivait de Simbo, sur la frontière occidentale de l'Ougogo; il me disait qu'il espérait arriver à Ouyoui vers le 16 décembre. Je voulus me mettre en route immédiatement, mais je dus attendre une escorte que Mirambo voulut absolument m'offrir, et mon départ fut ainsi retardé d'un jour. Je me mis en marche pour rejoindre mes compagnons le 22 décembre, mais j'avais à peine parcouru huit lieues que je fus forcé de m'arrêter par suite d'une attaque de dyssenterie; mon indisposition paraissant s'aggraver et persuadé que loin de pouvoir être utile à mes compagnons je ne serais pour eux qu'une gêne dans l'état où je me trouvais, je dus me borner à leur envoyer un courrier à Ouyoui et je regagnai péniblement Thierra-Magazy.

Je restai sans nouvelles jusqu'au 2 janvier 1879, jour où une lettre de M. Dutrieux, datée du 30 décembre, m'informa de la mort de M. Wautier et de l'arrivée à Ouyoui de la caravane de l'Association internationale et d'une caravane de la Church Missionary society, conduite par M. Broyon.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle douleur j'appris la mort de mon malheureux compagnon. J'avais entretenu avec lui des relations amicales pendant toute la durée de notre voyage en commun, et je me rappellerai toujours son grand courage, son caractère ouvert, loyal et généreux.

Ce triste événement me montra davantage la nécessité de rejoindre sans tarder la caravane; je me mis immédiatement en route, et le 6 janvier j'atteignis Ouyoui où je trouvai le docteur Dutrieux en très-bonne santé.

Nous tînmes conseil, MM. Dutrieux, Broyon et moi, sur la

SGCB2021

meilleure route à suivre. Il fut résolu que nous nous rendrions à Tabora et que nous y séjournerions pendant quelque temps. Nous n'avions malheureusement presque plus aucun porteur; la plupart des Wanyamouésis de M. Dutrieux n'avaient été engagés que jusque Ouyoui et les autres avaient déserté en arrivant en cet endroit. M. Dutrieux avait fait demander des porteurs au gouverneur de Tabora; ils arrivèrent heureusement et nous pûmes enfin faire enlever nos charges et nous remettre en marche vers Tabora que nous atteignîmes bientôt.

Notre situation actuelle est la suivante :

Les ressources que nous possédons sont suffisantes pour une année, en réduisant à 25 le chiffre de nos soldats, ce que nous comptons faire dans quelques jours. Nous possédons encore quarante charges chez Mirambo qui vient de me faire dire de les faire reprendre. Lorsque nous les aurons ici, nous aurons plus de cent charges de marchandises d'échange.

Les pluies ont fortement endommagé le matériel destiné à la station; notre premier soin sera de remettre le tout dans le meilleur état possible.

A la première occasion je compte partir avec une caravane légère, rechercher l'emplacement d'une station, construire des abris, puis revenir chercher les marchandises et le matériel et nous installer.

(*Signé*) CAMBIER.

SGCB2021

Extraits d'une lettre particulière de M. Cambier, au Secrétaire-général.

Tabora, 31 janvier 1879.

Le courrier que je vous avais expédié le 7 décembre de Thierra-Magazy est arrivé à Tabora quelques jours après, mais a dû s'y arrêter pendant un mois à cause du danger de traverser les forêts du Mgonda-Mkali ; quand cet homme apprit l'arrivée de notre caravane à Ouyoui il rejoignit M. Dutrieux chez lequel je le trouvai le 6 janvier ; les évènements importants qui s'étaient passés m'engagèrent à le retenir pour compléter ma correspondance ; voilà pourquoi vous recevrez à la fois les lettres datées de décembre et de janvier.

. . . . . .

Je crois avoir clairement dit qu'il ne faut plus rien nous envoyer d'Europe avant que nous ayons réussi à établir une station ; j'ai adressé la même recommandation à Zanzibar.

Il serait bon de recommander aux nouvelles expéditions de laisser leur matériel au point de départ, (à moins de trouver un centre comme Tabora pour y déposer leurs marchandises) et de s'équiper le plus légèrement possible pour rechercher l'emplacement des stations.

Ce point fixé et déterminé, on construit des hangars, magasins, et habitations provisoires pendant qu'une partie du personnel retourne prendre le matériel. On évitera ainsi les pertes ruineuses causées par les pluies et les longs voyages.

. . . . . .

Dans les quelques notes que je vous envoie sur l'organisation

SGCB2021

d'une caravane, je me suis placé au point de vue d'une expédition passant par l'Ounyamouési; il est bien entendu que pour toute expédition passant par Tabora, ce sont des gens de l'Ounyanyembé qu'il faut engager à la côte comme porteurs.

. . . . . .

A part le dernier accès de fièvre que nous venons d'éprouver, la maladie nous avait épargnés, M. Dutrieux et moi, pendant la route; mais, pendant mon séjour chez Mirambo, j'ai été atteint assez sérieusement trois fois par la fièvre et une fois par la dyssenterie; néanmoins, je ne crois pas que toutes ces indispositions m'aient sérieusement ébranlé la santé, car les convalescences ont toujours été extrêmement rapides et complètes.

. . . . . .

Nos relations avec tous les voyageurs Anglais et Français que nous avons rencontrés ont été très-cordiales; on est heureux de se voir et chacun sent le besoin qu'il peut avoir, en un moment donné, des autres Européens.

. . . . . .

Notre correspondance va devenir pour quelque temps plus régulière : des courriers partent chaque mois de Tabora pour la côte et nous en profiterons avec joie.

. . . . . .

Les dernières nouvelles que nous possédons de Belgique datent du commencement d'août 1878.

SGCB2021

CHAPITRE IV

Rapport sur l'organisation d'une expédition.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir un rapport sur l'organisation d'une caravane. Je ne prétends point qu'en suivant mes recommandations, nos successeurs échapperont aux mille désagréments qui attendent le voyageur inexpérimenté, mais du moins, ils éviteront les principaux de ceux qui nous ont causé le plus d'ennuis.

Il faut bien se rappeler qu'on ne trouve rien à Zanzibar, ou du moins que les objets qu'on peut s'y procurer sont de mauvaise

SGCB2021

qualité et proviennent d'Europe; il est donc avantageux de les apporter avec soi.

La légèreté, la solidité et la simplicité sont trois qualités essentielles pour tout ce qui doit être manié et transporté par des nègres; tout objet lourd ou encombrant doit être rejeté, à moins qu'il ne soit indispensable.

Les voyageurs feront sagement de visiter les bazars de Londres et de Paris; ils pourront y trouver ce que l'expérience de leurs prédécesseurs a produit d'avantageux, ou tout au moins y puiser des idées pour l'organisation de leur matériel.

Armement : Pour les soldats, un fusil simple et léger, autant que possible de fabrication belge, ainsi que les munitions. Emporter un assortiment suffisant de pièces de rechange. Pour les Européens, fusil de chasse, calibre 12, un des canons rayé. Les cartouches à culot anglais sont celles qu'on pourrait se procurer le plus facilement ici. Fusil de guerre à répétition, revolver et petite cartouchière.

Instruments de physique : Le cercle réflecteur (et non le cercle répétiteur) est d'un bon usage. On emportera des horizons artificiels en agathe, mais on trouve à Londres des horizons au mercure d'un emploi facile : ce sont des boîtes cylindriques, métalliques, à double fond et couvercle en verre: pendant les marches, le mercure reste dans le compartiment inférieur; pour les observations on le fait passer dans le compartiment supérieur. Les baromètres, thermomètres et hygromètres devront être petits et solides; on n'oubliera pas d'emporter des tables de calcul pour tous les instruments, ainsi qu'une table d'astronomie nautique.

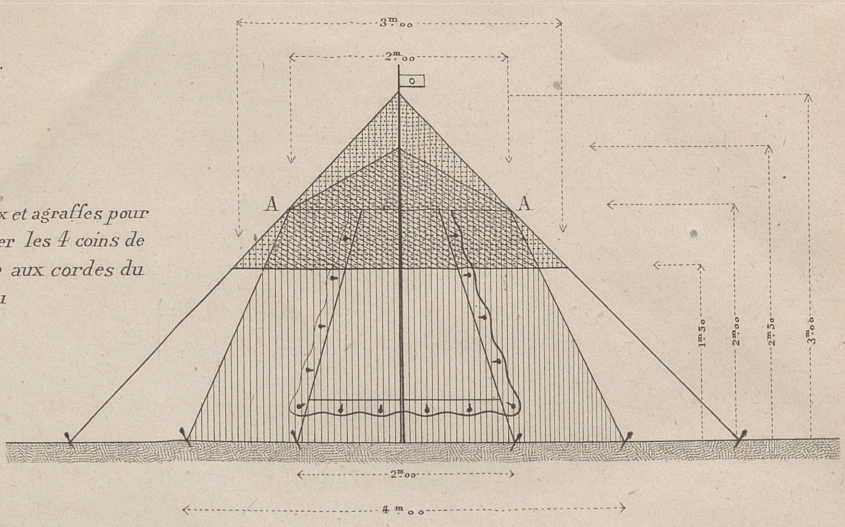
Habillement : D'après les goûts; amples, couleur foncée; le fort coutil rend de longs services. Se munir d'un pardessus demi-saison; chapeau à l'épreuve du soleil; bonnet d'intérieur en drap épais; bottes ou bottines d'après les habitudes, pan-

SGCB2021

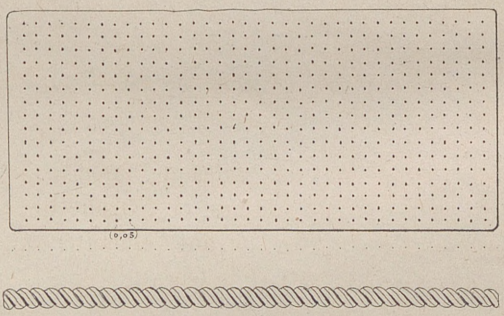
N°6

Auvexe.

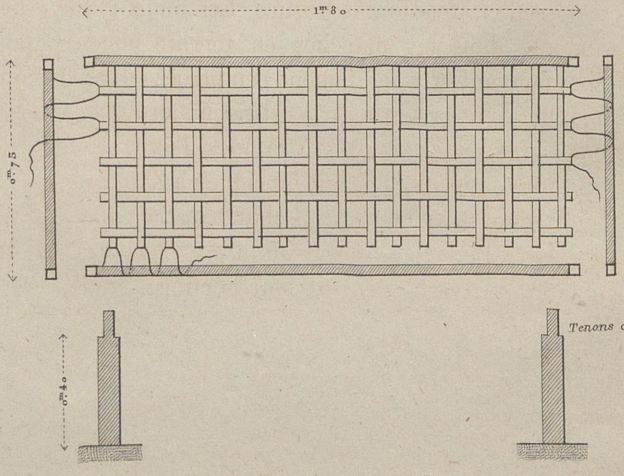
A. *Anneaux et agraffes pour rattacher les 4 coins de la tente aux cordes du chapeau*



MATELAS.



LIT.



toufles en fort cuir; une paire de bottes de marais, avec tiges en cuir souple ou en caoutchouc montant jusqu'au haut des cuisses, peut, dans certaines circonstances être très-utile.

Linge : Chemises en flanelle de couleur, encolure très-large; ceintures et gilets de flanelle; caleçons en toile ou en coton; bonnet de nuit; chaussettes en laine fine montant jusqu'au milieu du mollet. Les chemises en soie ne valent rien.

Literie : Un lit en bois analogue à ceux que nous avons emportés et dont je vous envoie ci-joint le dessin; le treillis de sangles, de dimension un peu moindre que le cadre du lit, ne peut être fixé qu'à une des longues pièces; on obtient une tension toujours suffisante en le rattachant au moyen de cordes aux autres parties du bois de lit. Les tenons et mortaises carrés pour empêcher que le lit ne prenne la forme d'un losange, un matelas peu épais en crin matelassé en forme de boyaux juxtaposés; oreiller en coton ou en crin, une couverture de voyage et deux plaids.

Cantine : Rejeter les ustensiles de faïence ou de verre; employer le fer vernissé, cuillers et fourchettes très-solides, gobelets en métal, marmites pouvant s'emboîter; ne pas oublier un soufflet à main pour attiser le feu.

Campement : Les tentes doivent pouvoir être largement aérées, et avoir au moins deux portières. Il est de toute nécessité qu'elles possèdent une double toiture. Les longs piquets ont des inconvénients dans les marches en terrain boisé; piquets en bambou et pouvant être facilement remplacés en cas de rupture. C'est surtout pour la tente qu'il est nécessaire que le montage et le démontage soient simples et rapides. Je vous donne ci-joint le croquis des tentes que j'ai fait fabriquer à Zanzibar, celles que nous avions emportées étant trop chaudes. La tente est carrée; le piquet central en deux pièces de $1^{m}50$ chacune, les quatre faces identiques ayant chacune leur portière, on ouvre celles

SGCB2021

qui ne sont pas exposées au soleil. Cette tente m'a rendu de bons services en traversant l'Ougogo.

Objets divers : Les voyageurs se muniront d'un imperméable à manches, en forme de blouse avec trou étroit pour y passer simplement la tête, (l'eau ruisselant par toutes les fentes qu'elle rencontre). Capuchon avec pèlerine, parapluie, baignoire en caoutchouc. Emporter des selles et des bridons pour les ânes. Chaque voyageur se munira d'une petite boîte renfermant les médicaments de première nécessité : quinine, purgatifs, vomitifs, perchlorure de fer, ammoniac, poudre de Dower, etc.Balance de poche, mesurette graduée.Il serait désirable qu'un médecin voulût bien se charger du choix des médicaments et rédiger une notice sur les doses et le mode d'emploi.

Vivres : emporter principalement des conserves de légumes secs, juliennes, etc. ; du lait condensé est très-utile; très-peu de conserves de viande, on en trouve partout. Enfin ne pas oublier quelques douceurs pour les malades. Le vin et les liquides ne peuvent être emportés en tonneaux, il faut les mettre dans des caisses cylindriques en fer-blanc avec forte armature en osier.

Emballage : Le matériel sera emballé dans des caisses en bois blanc doublées de zinc soudé ou non, suivant la nature des objets qu'elles renferment. Couvercles vissés, portant intérieurement une liste du contenu et extérieurement le poids en livres anglaises, sur chaque face un numéro en grands caractères. Le poids ne peut dépasser 70 livres pour les grandes caisses et 35 livres pour les petites. Les grandes caisses auront leurs arêtes légèrement arrondies et une forme se rapprochant de celle des ballots d'étoffe: 1^m10 de longueur; 0^m35 de largeur, et 0^m25 de hauteur. Si la nature de leur contenu permet de les faire de dimensions moindres, cela n'en vaudra que mieux. Les petites caisses, destinées à être portées à l'extrémité d'un bâton, auront à peu près la forme cubique; leurs dimensions ne sont

SGCB2021

pas absolues, il est désirable cependant que leur largeur ne dépasse pas 0m30 à 0m40. Les grandes et les petites caisses seront renfermées dans des sacs en natte à Zanzibar. Les flacons renfermant des acides dangereux seront entourés de plâtre.

Les caisses en tôle de fer fabriquées en Angleterre sont excellentes pour les bagages personnels d'un usage journalier: prendre le petit modèle (0m40 à 0m50 de longueur) et tâcher qu'une même clef puisse les ouvrir toutes.

Le linge et les vêtements de réserve pourront être empaquetés dans des ballots à Zanzibar.

Afin d'éviter les risques de perte dans les transbordements, tous les colis devront être renfermés dans de grandes caisses en lattes, renforcées par des lames métalliques. Les grandes caisses seront peintes d'une couleur voyante et porteront la suscription : Zanzibar.

Arrivée a Zanzibar : Aussitôt après leur installation à Zanzibar, les voyageurs chercheront à se procurer un local pour abriter leurs marchandises, et ne perdront jamais de vue que le vol est dans la nature du nègre. Ils engageront au prix de 4 à 5 piastres par mois une dizaine de noirs pour fabriquer les ballots d'étoffes et s'aboucheront avec un Indien pour se procurer les marchandises nécessaires à leur voyage.

Étoffes a emporter : Les différentes étoffes et marchandises à emporter sont les suivantes :

Tissus blancs et bleus
- 1° Sattini (coton très-léger) 40 %.
- 2° Merikani (imitation d'Oswald, coton épais) 40 %.
- 3° Merikani (vrai américain), bafta, oulaïti, 10%.
- 4° Kaniki (coton bleu) 10 %.

5° Fil de cuivre rouge (nos 6 et 7) 3 charges pour 100 d'étoffe.
6° Fil de laiton (nos 6 et 7) 2 charges pour 100 d'étoffe.
7° Perles blanches (Kaniera petites) 2 Frasilah (1 charge).
8° id. id. (Merikani petites) 2 id. (1 charge).

SGCB2021

9° Perles roses (Maguranzigué) 2 Frasilah (1 charge).
10° id. rouges (Samé samé, petites) 1 id. (1/2 charge)
11° id. noires (Soungoumazi) 1 id. (1/2 charge)
12° Poudre d'échange (monopole du Sultan) 4 à 500 livres en barils de 10 et 20 livres.

La poudre de chasse doit être apportée d'Europe; il est désirable, pour éviter toute difficulté, que la forme des colis n'indique pas la nature de leur contenu.

13° Tissus de couleur : on peut les diviser en deux catégories; l'une est donnée comme présent de valeur, l'autre comme tribut, comme cadeau ordinaire, et pour le paiement de pièces de boucherie, etc.

Les tissus de la première catégorie sont les suivants : Déouli, Barwadji, Soubaya, Seneffou, Kumvisa, Mpounga, Bourrah-coubwa, Réani-coubwa, Kikoi za Maskati, Kikoi ben Saïdi, Saluni aviri, Kisibao (vestes avec ou sans manches) Djoo nickoundou na niéousi (manteaux arabes en drap rouge ou noir brodé d'or) kofia ya wahindi.

Ces différents vêtements sont pour la plupart des tissus provenant de Maskate et doivent être bordés et cousus à Zanzibar.

La seconde catégorie comprend :

Sahari, Debouani, Djarvi, Bourrah ya kyniamouézi, Taousiri, Barsatis, grands et petits, Chitti, Leso, Satubaï, Réani, Kikoi, Kanza, Moauoumas, Kofia-nyekaoundou, etc., etc.

Ce sont des imitations européennes des tissus précédents.

Il sera bon d'avoir une soixantaine de pièces de la première catégorie et 4 à 500 de la seconde.

14° Enfin, il est nécessaire d'emporter, mais en nombre restreint, quelques petits cadeaux, tels que :

Couteaux avec ou sans gaîne, bracelets en cuivre, grelots,

SGCB2021

sonnettes, miroirs, gobelets en métal blanc, bracelets et colliers en perles, etc., etc. Ces brimborions coûtent cher à Zanzibar, on fera bien d'en acheter au moins une partie en Belgique, en choisissant les rebuts des bazars et des magasins de jouets; on en emportera une ou deux charges. Quelques fusils, révolvers, pistolets et poires à poudre à bon marché, trouveront également leur emploi.

Pour se fixer sur la quantité de tissus blancs et bleus à emporter, les voyageurs se baseront sur les données suivantes : 1° une pièce d'étoffe peut suffire à la nourriture de deux porteurs wanyamouésis pendant la route supposée être de trois mois; 2° la même quantité est nécessaire pour un Zanzibarien; 3° la quantité de tissus blancs comprise dans le hongo peut s'élever à une charge (six à sept pièces); 4° la nourriture des blancs doit être évaluée à trois ou quatre pièces par mois, soit deux charges pour le voyage; 5° les nombreuses aumônes à distribuer en route, une charge. Voilà le strict nécessaire pour arriver à destination, mais si l'on tient compte des pertes, des vols, des désertions, des avaries, des imprévus de toute espèce, on doublera la quantité calculée.

D'après le nombre d'hommes qu'on doit entretenir dans la station, on estimera la quantité d'étoffe nécessaire à la nourriture du personnel à raison d'une pièce par soldat pour quatre mois, on tiendra compte de la nourriture des blancs et l'on emportera une cinquantaine de charges en plus pour former la réserve.

Composition des charges : Je ne parlerai pas de la main d'œuvre, les nègres s'y entendent parfaitement.

Le poids des ballots d'étoffe sera de 70 à 75 livres.

On fera acheter à Bagamoyo ou dans toute autre ville de la côte les sacs en natte nécessaires.

Les *tissus blancs* seront emballés autant que possible par

SGCB2021

catégories; le kaniki (coupons petits) sera réparti dans un certain nombre de ballots de blanc.

Les *tissus de grande valeur* seront mis dans des caisses en tôle de fer ou en bois avec couvercle à charnières et dans lesquelles on aura soin de placer du camphre; *ceux de valeur moyenne* et ceux devant servir à payer le hongo seront ficelés entre deux pièces de sattini et on en formera des ballots qu'on enveloppera soit de toile imperméable, (à apporter d'Europe, largeur 0^m80 à 0^m90) soit d'un cuir de rebut acheté à Zanzibar.

Les perles sont transportées par parties d'un frasilah (30 livres) dans des sacs en toile renfermés dans d'autres sacs en natte.

Le fil de cuivre sera réuni par paquets de quatre rouleaux; deux de ces paquets forment une charge.

Les barils de poudre seront emballés par parties d'une demi charge dans des sacs en natte.

Tous les colis seront numérotés extérieurement en grands caractères et on tiendra soigneusement note du contenu de chacun d'eux.

Recrutement du personnel : Pendant ces préparatifs on engagera l'escorte de Zanzibariens. On tâchera de se procurer d'abord un chef d'escorte énergique et dévoué; son salaire ne doit pas dépasser dix à douze piastres par mois, sa nourriture, un doti pour huit à dix jours. Les askaris devront autant que possible être personnellement connus du chef de l'escorte. Les conditions ordinaires de l'engagement sont celles-ci : Ils s'engagent tous comme porteurs pour un terme de deux ou trois ans; poids du fardeau, deux frasilah; en les enrôlant comme pagazi on a toute facilité pour punir ceux qui se relâchent dans leur service, en leur donnant une charge maximum à transporter. Salaire : cinq piastres par mois (deux mois payés par

SGCB2021

anticipation au moment du départ, le reste au retour). Nourriture : une schoukka pour six jours jusqu'à l'Ounyamouési et à partir de là une schoukka pour huit jours; pendant le séjour à la côte on donne, au lieu d'étoffe, six à sept pesas par jour pour la nourriture.

Il est bien entendu qu'il faut leur proposer d'abord beaucoup moins pour arriver à tomber d'accord aux conditions indiquée, ci-dessus.

Le nombre de soldats peut être fixé à 1/10 de celui des porteurs (avec un minimum de vingt soldats). Outre leurs fonctions de soldats, les Zanzibariens devront transporter les objets d'usage journalier demandant à être souvent déballés et repaquetés, tels que tentes, lits, coffres, batterie de cuisine, vivres en consommation; bien spécifier la charge de chacun et ne leur donner généralement que 30 à 35 livres à porter. Il faut en outre qu'un certain nombre de Zanzibariens n'aient point de fardeau, afin de pouvoir se charger des ballots des malades, des déserteurs, etc.

Les préparatifs terminés, on louera le nombre d'embarcations nécessaires, on se munira de bâches pour couvrir les marchandises en cas de pluie et on s'embarquera avec son personnel pour Bagamoyo.

Organisation a la côte : Il faut arriver à la côte pendant la période de juin, juillet, août; plus tôt, il n'y a pas encore de porteurs arrivés, plus tard, ils sont retournés chez eux pour la culture des champs.

On cherchera à Bagamoyo un local pour abriter les colis et pour s'y installer; à la rigueur on campera. Il sera avantageux de s'établir à l'extrémité de la ville plutôt qu'au centre. On s'occupera ensuite de l'enrôlement des pagazis. Cette opération demande une patience telle qu'il est inutile à un voyageur novice de songer à l'exécuter lui-même; il devra donc s'adresser

SGCB2021

probablement à un Indien, qui, pour un prix variant de 8 à 12 piastres par tête, lui fournira les hommes nécessaires. Il faudra avoir soin de passer préalablement un contrat avec cet Indien et d'y mentionnner : la date à laquelle les porteurs doivent être fournis; la nationalité des porteurs (tous Wanyamouésis et aucun de l'Ounyanyembé si l'on se rend dans les états de Mirambo); le lieu pour lequel ces porteurs devront être engagés; la quantité de colis à transporter; le poids maximum à donner à un porteur, (80 livres ne doivent jamais être dépassées, le poids moyen des charges est de 70 livres); fixer le paiement à raison de tant de piastres par 70 livres transportées; la faculté de refuser les hommes qui ne conviendraient pas pour un motif quelconque; l'Indien s'engagera à nourrir les porteurs à raison d'un kibaba par jour et par homme jusqu'au départ de la caravane; il s'engagera à ne réclamer aucune augmentation de n'importe quelle nature aux prix fixés ci-dessus. Lors de l'arrivée des porteurs on les interrogera « un par un » sur les conditions de leur engagement par l'Indien; s'assurer si ce dernier ne leur a pas promis que le chef de la caravane augmenterait leur salaire en un point quelconque de la route, leur demander s'ils ont été complètement payés et s'ils n'ont aucune réclamation à faire tant pour le présent que pour l'avenir.

Enfin on inscrira sur une liste en regard du nom de chaque homme le numéro du colis qu'il transporte.

L'engagement des hommes par l'entremise d'un Indien est une si grande cause d'ennuis par la suite, lorsque la caravane est en marche, que les voyageurs doivent chercher, à tout prix, à se passer des services de l'enrôleur et voir s'il ne serait pas possible de trouver un homme de confiance (le chef de l'escorte par exemple) qui puisse se charger de recruter des porteurs. Dans ce cas, il faut s'attacher aux points suivants : N'engager que des Wanyamouésis; ne les prendre que par groupes appartenant à une même partie du pays, le plus près possible de la destination; ne payer ceux qui habitent en deça que jusqu'à

SGCB2021

leur résidence avec promesse de compléter leur salaire s'ils consentent plus tard à continuer jusqu'à destination.

Le premier homme à engager est le kirangosi; c'est un indigène influent que les porteurs choisissent parmi eux pour diriger les marches et dont ils reconnaissent la supériorité; c'est lui qui discutera les prix de l'engagement, et dès qu'il aura accepté vos conditions, le reste suivra comme les moutons de Panurge. Quelle que soit la manière dont la caravane ait été recrutée, le kirangosi doit être l'homme de confiance du chef; il faut amadouer ce kirangosi par de petits présents; discuter seul à seul avec lui la route à suivre, l'étape du jour, etc., etc., le soutenir constamment envers et contre tous; enfin, il faut que dans les différends avec vos porteurs, le kirangosi soit de votre parti et non du leur. Le chef de l'escorte et les Zanzibariens ne doivent avoir aucun rapport avec les Wanyamouésis, si ce n'est pour maintenir l'ordre dans les marches.

Marches : Avant de partir, on donne à chaque pagazi ses vivres pour un certain nombre de jours (à Bagamoyo, pour six jours); les Zanzibariens reçoivent les leurs en espèces, pour le même laps de temps. Chaque soldat ne reçoit que deux ou trois cartouches, avec défense de tirer sans motif sérieux; on distribue les Zanzibariens le long de la caravane, mais il faut en conserver quatre ou cinq à la queue pour faire marcher les traînards. La police de marche est simple : Ne pas laisser de vides dans la colonne; ne permettre de s'arrêter isolément que pour satisfaire un besoin naturel, et dans ce cas, un soldat reste à la surveillance du fardeau.

Étape : Arrivé à l'étape, on fera mettre immédiatement les fardeaux en tas et on les recouvrira de bâches. Il faut qu'avant le soir les porteurs aient construit le retranchement du camp. On désignera, chaque nuit, quelques hommes pour la garde des bagages, et l'on exigera que deux d'entre eux restent éveillés et sur pied. Sous aucun prétexte, on ne doit permettre aux pagazis

SGCB2021

d'ouvrir leurs fardeaux pour y prendre une partie de leur salaire; ce salaire doit servir à payer le transport jusqu'à destination, et, en cas de maladie, le pagazi doit rechercher et payer lui-même son remplaçant. Au bout de quelque temps, on autorise cependant ceux qui le demandent à dépenser quelques dotis, mais ils devront ouvrir leurs ballots en présence d'un soldat. On vérifiera souvent pendant le voyage le contenu des charges pour s'assurer si le salaire est intact.

Après les six premiers jours, on fera acheter les vivres dès qu'on arrivera à l'étape. On remet au kirangosi, qui la distribue entre un certain nombre de nyamparas, la quantité d'étoffe nécessaire pour les rations (variable, en moyenne un doti pour vingt rations dans l'Ousagara), puis, quand ils ont tous rapporté leurs achats, on appelle les nyamparas et on leur distribue autant de kibaba (mesure à acheter à Zanzibar) qu'ils ont d'hommes faisant cuisine avec eux. Ne leur donner que juste ce à quoi ils ont droit, toute générosité ne produit que des désagréments.

Hongo : Voici la manière dont l'opération doit se passer :

Le jour de l'arrivée, on ne paie pas la taxe; le lendemain matin, on envoie 2 ou 3 hommes porteurs des présents d'usage; n'en donnez pas de trop beaux sinon vos richesses seront estimées à une grande valeur et on vous taxera en conséquence; envoyez, par exemple, un déouli de 3 à 4 piastres, pour le Sultan, un subaya de 2 1/2 à 3 piastres pour sa femme et un vêtement quelconque de 1 à 1 1/2 piastre pour l'intendant. Vos envoyés reviendront et demanderont un certain nombre de marchandises diverses (n'allez pas croire qu'en les envoyant ce sera fini, après celles-là on en demandera d'autres); n'en expédiez qu'une partie, les 2/3 ou les 3/4, sans montrer de précipitation; soutenez que vous n'avez pas plus, renvoyez plusieurs fois ce qu'on a refusé en affirmant que vous n'avez pas autre chose, et continuez ce manège qui dure quelquefois deux ou trois jours

SGCB2021

jusqu'à la conclusion de l'affaire. Bien noter que les vêtements demandés sont de 1 doti et que certaines pièces d'étoffe en contiennent plusieurs (Barsatis, leso, kaniki, 2 dotis; chitti, 4 dotis, etc.); sur toutes les quantités demandées, envoyez 2/10 à 3/10 de mérikani, 2/10 de kaniki, et le reste en vêtements de la valeur d'une piastre environ. Pour les petits hongos les présents préliminaires ne doivent pas être aussi considérables que ceux que j'ai indiqués ci-dessus. Enfin dans les marches et dans les camps, évitez toute discussion avec vos porteurs, ne vous adressez jamais qu'au kirangosi et au besoin faites appeler quelques nyamparas influents, n'oubliez pas qu'un léger cadeau fait à propos (et en cachette) vous gagnera des voix décisives au chapître. N'employez jamais la menace ni le ton élevé envers de » nombreux « mécontents; cela ne sert qu'à les faire déserter tout de suite, sinon ils ne désertent généralement qu'après être arrivés à l'étape. Empêchez également toute querelle entre vos porteurs et vos soldats.

Les recommandations qui font l'objet de cette lettre sont loin d'être complètes; il est impossible de prévoir tous les incidents qui se présentent dans un voyage; en tout cas, c'est le calme et la fermeté du chef qui pourront seuls aplanir les difficultés imprévues.

Agréez, Monsieur, etc.

(Signé) CAMBIER.

CHAPITRE V.

Indications sommaires sur la route suivie par l'expédition de l'Association internationale africaine, de Bagamoyo à Mpwapwa, telle qu'elle est décrite par le docteur Dutrieux, dans la note A.

1° Les latitudes des points principaux de notre itinéraire, telles qu'elles résultent des observations de M. le lieutenant Cambier, seraient 6° 20' pour Mbaa, 6° 16' pour Mandili, (point de passage du Vouami) 6° 13' 43" pour Mkondo, 6° 19' pour Mvoméro, 6° 14' 39" pour Magonbika, 6° 15' pour Loubio.

Ainsi, notre route, ou plutôt la route des caravanes que nous avons suivie, abstraction faite de ses sinuosités, correspond sensiblement à la ligne idéale qui séparerait le tiers supérieur du tiers moyen de l'espace compris entre le sixième et le septième parallèle.

SGCB2021

Une remarque d'une importance capitale, c'est que cette route évite les plaines marécageuses de la Makata et la vallée malsaine de la Moukondokoua.

On peut dire que dès qu'on est arrivé à Mkoundi, la contrée insalubre est franchie, car à partir de Mkoundi, la route se poursuit dans un pays montagneux qui m'a paru très-salubre et exempt de fièvres jusqu'à Mpwapwa.

Les diverses routes qui, de la côte, conduisent les voyageurs à Mpwapwa sont toutes routes connues et suivies depuis longtemps par les caravanes qui choisissent l'une ou l'autre suivant leur importance, leur facilité ou leur sécurité, suivant la quantité et la qualité de l'eau, suivant le prix des vivres et surtout selon que le voyage a lieu à la saison sèche ou à la saison pluvieuse.

M. Debaize, pendant son séjour à Mpwapwa, m'a dit avoir suivi la même route que nous. C'est également la route suivie par les missions anglaises qui toutefois, partent tantôt de Saadani, tantôt de Bagamoyo, pour arriver à Mvoméro, où elles prennent la route de Mvoméro-Mkoundi à Mpwapwa.

2° On désigne sous le nom de porry, un espace désert et sans eau compris entre deux villages. Les porrys que nous avons traversés étaient tous boisés; quelques-uns étaient fortement accidentés. Les caravanes craignent ordinairement d'être attaquées le jour par des bandes de pillards, et d'être inquiétées la nuit par des bêtes fauves; elles renforcent alors davantage l'enceinte du camp, formée de cercles de branchages et qu'on appelle boma.

3° J'ai noté un grand nombre de lits desséchés de torrents et de ruisseaux sans nom, qui doivent charrier un grand volume d'eau à la saison des pluies.

SGCB2021

4° Il est excessivement difficile d'obtenir exactement des indigènes les noms des localités; ce n'est qu'après avoir interrogé plusieurs personnes et avoir contrôlé leurs réponses avec soin, que j'ai noté les noms indiqués dans le tableau A.

Aux environs de Mdoé, il y a quelques villages dont j'ai voulu savoir le nom, en le demandant aux habitants : ils m'ont répondu avec une naïveté malicieuse : » Ce village, c'est le nôtre ». La préposition kwa veut dire chez; kwa Hvahiman, chez le chef appelé Hvahiman; les autres noms désignent toute la contrée et s'appliquent indistinctement aux villages, cours d'eau et aux montagnes.

5° La durée du trajet varie selon que le voyageur marche avec une petite ou avec une nombreuse caravane; les sentiers ont, en effet, très-peu de largeur et l'on ne peut y passer qu'un à un. J'ai évalué, d'après les indications de mon podomètre que je faisais en moyenne 4 kilomètres à l'heure. En tenant compte des détours, coudes et sinuosités de la route, l'espace réellement parcouru en longitude doit correspondre, à mon avis, au chiffre moyen de 2 1/2 kilomètres.

Le meilleur moyen d'éviter les lenteurs et les contestations de la part des porteurs, est de les faire consentir, au départ de la côte, à recevoir pour un certain nombre de jours, une quantité déterminée d'étoffe de paiement; cela est plus simple, plus avantageux et plus pratique que de leur donner chaque jour les vivres nécessaires. On donne ordinairement 1 choukka (1/2 doti) de mérikani pour 6 jours. Avec cette étoffe les porteurs peuvent acheter leurs rations (poscho). La ration est le contenu d'une mesure appelée kibaba.

6° Pour avoir constamment la paix, l'ordre et la discipline dans une caravane, il faut traiter de toutes les questions relatives à l'itinéraire ou aux divers incidents possibles, non pas avec la masse des porteurs, mais avec leurs chefs (nyamparas),

SGCB2021

qu'on peut réunir dans une espèce de conseil, et n'arrêter aucune décision que sur l'avis de la majorité du conseil. On peut ainsi éviter les discussions violentes qui surgissent souvent au sujet de la route à suivre et qui peuvent aboutir à la désertion des porteurs.

Il ne faut jamais se prononcer d'une façon irrévocable sur un point important, sans s'être assuré de l'assentiment de la grande majorité des nyamparas; ces hommes n'ont jamais une idée bien arrêtée sans l'avoir raisonnée au préalable. *C'est la raison qui les fait opiner dans tel sens plutôt que dans tel autre, que le voyageur doit s'attacher à pénétrer, en évitant autant que possible les malentendus.*

Il ne prendra ainsi que des décisions réfléchies et équitables; il ne doit pas oublier qu'il y a des particularités de l'itinéraire et des dangers que les porteurs connaissent mieux que lui; quand ils déconseillent une route c'est qu'ils ont pour cela de bonnes raisons auxquelles il serait imprudent de fermer l'oreille.

En un mot, il ne faut pas avoir la science infuse des voyages pour parvenir à mener à destination une caravane, même importante; il suffit d'avoir du bon sens et d'être juste.

(*Signé*) DUTRIEUX.

SGCB2021

NOTE A.

Route suivie par l'expédition de l'Association internationale Africaine de Bagamoyo à Mpwapwa, d'après un tableau dressé par le docteur Dutrieux.

Bagamoyo : 6° 26' Latit. S. 37° 38' Longitude E. de Paris.

Mpwapwa : 6° 20 Latit. S. 35° 40' Longit. E. de Paris.

(D'après une carte de Cameron).

ÉTAPES.	NOMS DES LOCALITÉS.	DURÉE MOYENNE DU TRAJET.	NOMS DES COURS D'EAU IMPORTANTS.	DIRECTION GÉNÉRALE DE LA MARCHE.	Altitudes principales
1	Schamba kisoka.	1 heure.			
2	Kikoka.	3 1/2 "	Passage du Kingani (fleuve).		
3	Pori.	4 "			
4	Rosako.	2 "		Ouest.	
5	Pori.	5 "			
6	Kwa-Ibrahimou ou Kivongo.	2 1/2 "			
7	Kwa-Fondi, Kizizi ou Msakourire.	3 "		N.-O. puis N. N.-O.	209m.
8	Pongoué.	3 "		O.	313m.
9	Founé, Kwa-Loongwé.	5 1/2 "		N.-O. puis O. N.-O.	
10	Mbaa, Kwa-Kilimo.	4 "		N. N.-O.	
11	Bords du Vouami : (camp entre le village de Kingowé et le Vouami).	5 "		O.	
12	Mbouiouni (près de Mdoé).	1 1/2 "		N.-O. puis O.	
13	Pori (camp à proximité d'un village abandonné appelé Tongo).	4 1/2 "	Passage du Mtoto-Vouami (petit Vouami.	N.-O. puis O. puis S.-O.	
14	Mandili (rive gauche du Vouami).	3 1/2 " N.-B. Le passage du fleuve a demandé 8 h. pour le transport des ballots, caisses, matériel de l'expédition.	Passage du Vouami (fleuve).	O. puis N.-O.	319m.
15	Mkondo (camp sur la rive droite du Loukindo).	3 1/2 "	Loukindo (rivière) (affluent du Vouami).	N.-O. (route très-sinueuse).	
16	Kwa-Makorowa (camp sur la rive droite de la Mawé).	4 1/2 "	Passage du Mkono-Loukindo (bras du Loukindo). Cotoye la Mawe (rivière) affluent du Vouami.	O. puis N.-O. puis S.-O. (route très-sinueuse).	
17	Mpouiani-Mvoméro.	2 1/2 "	Passage de la Mahoulala (riv.) et du Mvoméro (riv.) affluent du Vouami.	O. N.-O.	451m.
18	Mkoundi.	3 "	Passage de la Mkoundi (rivière) affluent du Vouami.	N.-O.	
19	Pori.	5 "		N.-O. puis O. puis S.-O.	677m.
20	Magoubika.	4 "	Passage de la Magoubika (riv.) affluent du Vouami.	S.-O. O. puis O. N.-O. puis O.	770m.
21	Mamboïa.	2 "	Passage de la Mamboïa (riv.).	N.-O.	787m.
22	Pori.	3 "		O. puis N.-O.	946m.
23	Kitangwé.	2 1/2 "	Passage de la Kitangué (riv.).		1353m.
24	Loubého.	2 1/2 "		S.-O. puis O. puis S. S.-O.	1287m.
25	Mlali.	5 1/2 "		S.-O. S. S.-O. O. N.-O. (route très-sinueuse).	
26	Tougougwé.	6 "	Passage de la Mlali (riv.) et de la Tougougué (rivière).	S.-O. O. N.-O. O., N.-O. O. S.-O. S.-O. (route très-sinueuse).	
27	Mpwa-pwa.	6 "	Cours d'eau sans nom se perdant dans le sable.	S.-O. (route sinueuse).	869m.

Mpwapwa, 5 septembre 1878.

(Signé) DUTRIEUX.

SGCB2021

Note sur Mpwapwa (frontière de l'Ougogo), siége d'une mission de la Church Missionary Society.

Mpwapwa est situé à la limite de l'Ousagara, qu'il sépare de l'Ougogo proprement dit. C'est à Mpwapwa que viennent converger toutes les routes vers l'Ougogo et que doivent passer toutes les caravanes venant de la côte ou s'y rendant.

Topographiquement, c'est le point le plus important entre la côte et l'Ounyanyembé.

La vallée de Mpwapwa est circonscrite par une demi ceinture de montagnes s'étendant du sud-est au nord-ouest. Des hauteurs, descend un cours d'eau sans nom qui va se perdre dans le sable.

Les habitants sont désignés par les gens de la côte sous le nom de Machenzis, qui veut dire sauvages, non-civilisés, par opposition au nom de Oungwanas, civilisés, dont les habitants de Zanzibar et de Bagamoyo se décorent sans la moindre hésitation.

La contrée est très-salubre ; il y a peu de cultures : les indigènes s'adonnent surtout à l'élève du bétail. Le passage des caravanes de Wanyamouésis et l'achat des vivres qui leur sont nécessaires donnent souvent lieu, entre Wanyamouésis et indigènes, à des contestations, à des rixes et quelquefois même à de véritables batailles.

Les indigènes, lorsqu'ils sortent de leurs habitations (tembés), soit qu'ils aillent chercher de l'eau, soit qu'ils aillent faire paître leurs troupeaux, soit qu'ils aillent à leurs champs ou aux

SGCB2021

tembès voisins, sont toujours armès de leurs lances, de leurs arcs et de leurs flèches. Les enfants même sont armès. Très-souvent ils suivent leur père en portant une partie de ses armes.

Beaucoup d'indigènes ont des fusils à pierre. J'ai vu des enfants de 6 à 7 ans avec de petits fusils d'un poids évidemment au-dessus de leurs forces; mais la plupart n'ont qu'un arc et des flèches.

Les habitants de Mpwapwa sont très-superstitieux; il serait assez difficile de dire s'ils ont une notion religieuse quelconque; ils ont une espèce d'adoration, assez générale dans cette partie de l'Afrique, pour la lune, dont ils fètent l'apparition, à chaque mois lunaire, par des cris, des coups de fusil, des chants et des danses bruyantes qui se prolongent jusque bien avant dans la nuit.

Les femmes sont très-laborieuses : elles passent la plus grande partie du jour à broyer le montame, dont la farine bouillie constitue la nourriture principale dans toute cette contrée. On y mange habituellement aussi une espèce de lentilles et de haricots très-indigestes, dont l'usage est une cause frèquente de dyssenterie chez les Europèens.

Le montame est ici très-grêle; il n'y a ni maïs, ni manioc, ni patates, ni tabac, comme dans la plus grande partie de l'Oukagourou et de l'Ousagara. Le miel seul y est assez abondant. La culture du sol paraît d'ailleurs complètement nègligée à Mpwapwa.

Les vivres y coûtent assez cher à cause du passage frèquent des caravanes.

Les caravanes qui se rendent dans l'Ougogo doivent prendre ici de l'eau pour trois jours, l'eau ètant saumâtre et rare jusqu'à Mvoumi (Kwamawara), où les caravanes doivent s'arrêter quelques jours pour dèbattre et payer le hongo.

SGCB2021

La mission anglaise, établie depuis six mois à Mpwapwa y a installé des locaux provisoires, maisons et magasins, construits avec une espèce de béton, et recouverts de toits de chaume très-épais.

Elle a commencé, à l'extrémité sud-est de la vallée et à mi-côte, une construction en pierres dont les fondations sont maintenant terminées. 120 hommes (de Zanzibar et de Mombaz) sont employés à cette construction.

Une scierie a été installée en plein bois, sur la hauteur et à proximité des locaux de la mission.

La mission de Mpwapwa déploie une activité, une persévérance et une intelligence pratique remarquables.

L'altitude de Mpwapwa, telle que je l'ai déterminée au siége de la mission anglaise est de 869 mètres.

J'ai gravi le point qui m'a paru le plus élevé de cette chaîne de montagnes; j'y ai noté une altitude de 1,237 mètres.

Il est à remarquer que l'altitude de Loubého et de Mlali est de beaucoup supérieure à celle de Mpwapwa.

La fièvre, en tant que fièvre paludéenne (malaria) paraît inconnue à Mpwapwa; les engines et les rhumatismes tant articulaires que musculaires y sont très-fréquents, tant sont brusques les variations atmosphériques.

La moyenne thermométrique au milieu du jour (à l'ombre et au thermomètre centigrade) est de 27° 5'; le soir, elle est de 18° et le thermomètre marque ordinairement au point du jour 16°. Je n'ai pu noter les indications des thermomètres à maxima et à minima, ces instruments se trouvent dans des caisses restées provisoirement à Mvoméro; sitôt leur arrivée à Mpwapwa, je compléterai mes observations sous ce rapport.

Il souffle ordinairement ici un vent très-froid et très-pénible

le matin : c'est un vent du S. E. Il tempère la chaleur du milieu du jour, ce qui n'empêche pas que l'on doit prendre de grandes précautions contre les insolations dont des cas se sont présentés à Mpwapwa.

Les nuits sont assez fraîches pour nécessiter sous la tente au moins trois fortes couvertures, et on éprouve au point du jour, une sensation de froid assez vive pour sentir le besoin d'un épais vêtement de flanelle, de laine ou de drap.

Les indications de l'hygromètre varient entre 64° et 89°.

Les variations barométriques ne dépassent pas 1° 5'. Je crois qu'en prenant à Mpwapwa les précautions hygiéniques que comporte son climat particulier et qui ne sont pas plus compliquées que les précautions dont on use sous les divers climats de l'Europe, les Européens peuvent y vivre dans un état de santé des plus satisfaisants. Dans ces conditions, et étant donnée sa situation géographique, Mpwapwa est certainement appelé à un grand avenir, surtout comme station commerciale. On peut dès maintenant prévoir le moment où les Européens entreprenants et actifs tenteront d'y fonder un comptoir ; une pareille entreprise menée avec prudence et persévérance, donnerait bientôt lieu à un commerce important dont il est inutile de faire ressortir les conséquences au point de vue civilisateur ; il ne faut pas perdre de vue qu'en Afrique l'invasion de nos idées suivra l'invasion de nos produits.

(*Signé*) DUTRIEUX.

SGCB2021